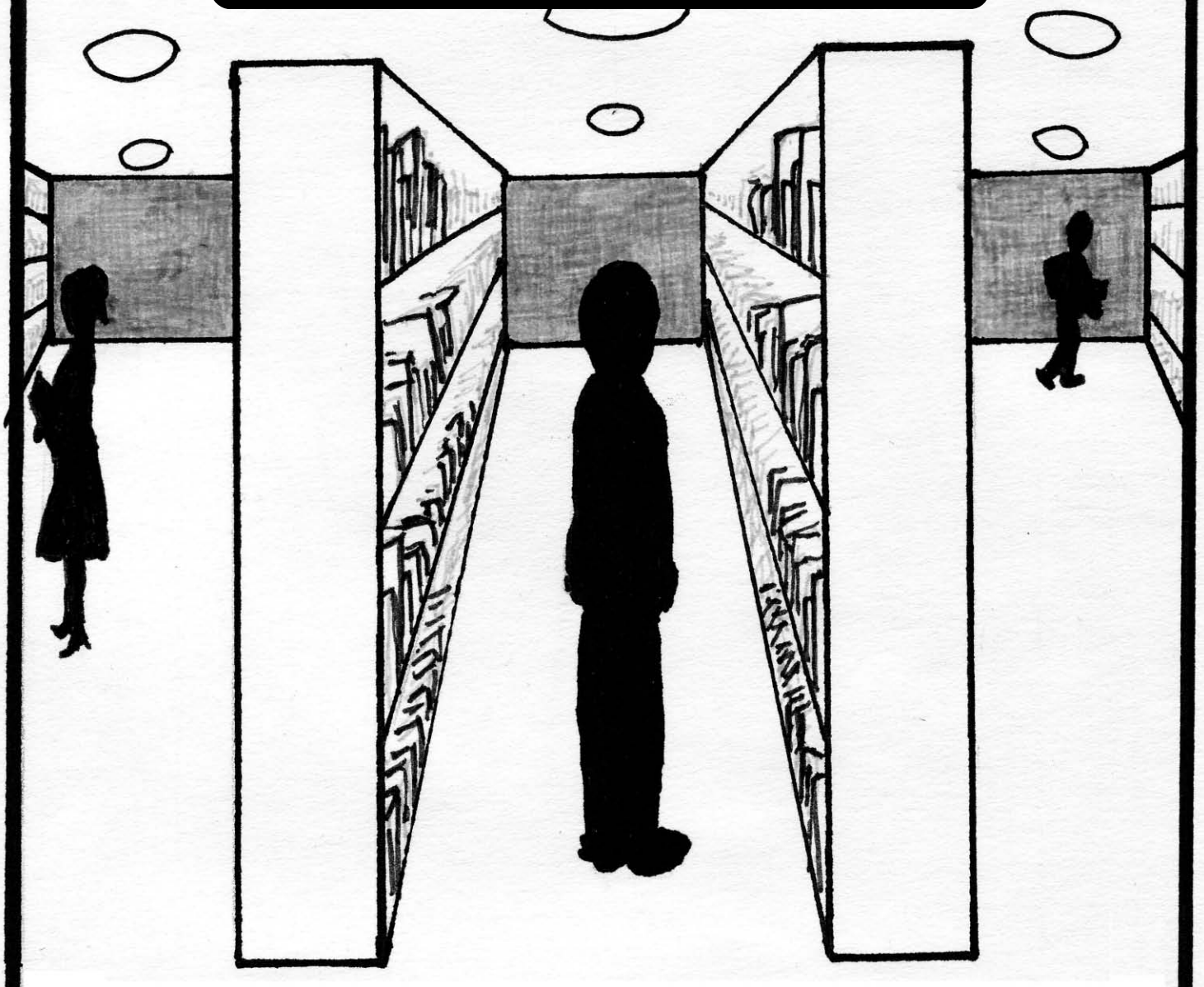
La Référence

Le journal étudiant de l'École de bibliothéconomie et des sciences de l'information de l'Université de Montréal



Bibliothèques de l'UdeM: Mais où est donc le Web 2.0?

ISSN 1916-0984

Vol. 24, no 3 — Décembre 2007

COORDONNATEURS

Vincent Audette-Chapdelaine
Marc Brind'Amour
Pascal Dessureault
Stefán Ketseti
Sophie Roy
Sandrine Vachon

GRAPHISTE

Vincent Audette-Chapdelaine

ILLUSTRATRICE

Mylène Roussy

JOURNALISTES

Lise Archambault
Vincent Audette-Chapdelaine
Sylvain Cadieux
Pascal Dessureault
Élodie Gagné
Stefán Ketseti
Pierre-Hugo Laurin
David Nadeau
Mélanie Robitaille
Sophie Roy
Sandrine Vachon

CORRECTEURS

Les 6 membres de l'équipe de *La Référence* ont participé à la révision et à la correction des textes.

IMPRIMEUR

Service d'impression
de l'Université de Montréal

LA RÉFÉRENCE

La Référence, le journal étudiant de l'École de bibliothéconomie et des sciences de l'information de l'Université de Montréal, est publié 3 fois par année, à 250 exemplaires, grâce à une subvention de l'AEEEBSI.

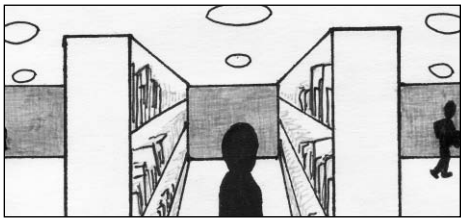
Coordonnées
lareference@ebsi.umontreal.ca
www.ebsi.umontreal.ca/lareference

Dépôt Légal
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
ISSN 1916-0984

DANS CE NUMÉRO

L'EBSI reçoit l'American Library Association
4 À 7

Mais où est donc le Web 2.0?
8 À 10



Bibliothèques et archives dansantes
11 ET 12

Mais aussi...

TECHNOLOGIE
13 Logiciels libres
20 Web 2.0 et SI

DÉCOUVERTES
13 Bibliothèques africaines
16 Exploration urbaine

MOUVEMENT ÉTUDIANT
14 Point de vue
15 Nouvelles de la FAÉCUM

ÉVÉNEMENTS
17 Conférences-midi
21 Événements à venir

CRITIQUES
22 Musique / Musée
23 Cinéma
24 Histoire
25 Théâtre / Jeunesse

CRÉATION
26 Le dernier wagon
27 Je hais le métro
28 Les intellos

Les propos publiés dans *La Référence* n'engagent que leur auteur.

Voici la preuve que La Référence*, votre journal étudiant, n'a pas été écrit par des singes. La nouvelle équipe de rédaction, représentée ci-haut, est composée de Marc, Stefán, Pascal, Sandrine, Vincent et Sophie.*

Éditorial

Stefán Ketseti
pour la rédaction de *La Référence*

Dans un combat sur le ring, qui l'emportera, entre le catalogue de la plus grande université francophone d'Amérique du Nord et celui de la Houston University ? L'EBSI obtiendra-t-elle son accréditation de la part de l'ALA avec quelques parts de pizza ? Peut-on danser dans un centre de documentation ? Est-il possible de s'amuser avec des livres anciens ? Est-il préférable d'errer dans le quartier Côte-des-Neiges, ou encore de passer un instant en compagnie d'un écureuil ? Envisage-t-on vraiment de devenir une star du grand écran en travaillant comme bibliothécaire ? Broie-t-on du noir après avoir vu Othello ? Pourquoi ne pas fêter Noël avec quelques fantômes issus d'un passé lointain ou avec une poignée d'intellos embourbés dans leur pensées ? Le dernier métro sera-t-il le bon ?

Voilà quelques-unes des questions auxquelles vous trouverez une réponse dans *La Référence*, qui se présente aujourd'hui sous ses nouveaux habits, avec une mise en pages effectuée avec un logiciel libre, et avec un ISSN brillant comme un sou neuf. S'il est devenu un journal, après avoir été un bulletin, c'est notamment parce que son propos a été étendu. La culture et la création littéraire y occupent une place plus importante; l'humour et les illustrations y pointent le bout du nez. Cependant, fidèle à ses prédécesseurs, le journal demeure à l'écoute de vos préoccupations étudiantes, tient compte de la vie associative, rend compte de ce qui constitue le pain et le beurre du quotidien ebsien. C'est ainsi que d'indémodables classiques réapparaissent, comme la page jazzée, les comptes rendus de conférences ou de visites dans des milieux professionnels.

La nouvelle équipe de *La Référence* souhaite que cette nouvelle mouture vous fasse titiller les neurones, en attendant que ceux-ci soient carbonisés par les travaux de fin de session et par les examens terminaux, et que votre foie crie pitié à la suite de l'ingestion compulsive de dinde moite et de tourtière graisseuse.

DOSSIER

L'EBSI REÇOIT L'AMERICAN LIBRARY ASSOCIATION

Du 4 au 6 novembre, quatre délégués de l'ALA sont venus visiter et étudier notre département. Leur évaluation influencera, en bien ou en mal, la crédibilité de l'EBSI pour les 7 années à venir.

PHOTO: VINCENT AUDETTE-CHAPDELAINE

La délégation de l'ALA est venue rencontrer le personnel et les étudiants de l'EBSI, du 4 au 6 novembre 2007.

De l'agrément en perspective

Vincent Audette-Chapdelaine
vincentac@gmail.com

On imagine bien tous les historiques d'échanges de courriels, factures de frais téléphoniques, documents de travail et procès-verbaux qui témoignent de l'ampleur du dossier que fut pour l'EBSI celui du renouvellement de son agrément par l'American Library Association (ALA). On imagine aussi toutes les réflexions, discussions, problèmes de power-point, tappes dans le dos, sourires inquiets et poignées de mains vécues par les professeurs et le directeur de l'EBSI tout au long de ce processus qui a débuté en mars 2006. À ces sentiments et autres souvenirs se succéderont sans doute, dès janvier prochain, fierté, soulagement, et on l'espère, agrément...

À en juger par l'enthouisasme des représentants de l'*External Review Panel* — comité chargé de présenter le rapport de ses observations au *Committee on Accreditation* de l'ALA — lors de leur visite du début novembre, il semble y avoir peu de raison de s'inquiéter. La surprise serait grande au département si l'ALA nous annonçait, en janvier, qu'elle a choisi de déchiqueter le dossier « EBSI » plutôt que de le rajeunir d'un nouveau sceau de « qualité certifiée ».

Malgré la confiance qui sans doute correspond à l'état d'esprit du département depuis le début du processus d'évaluation, notre directeur et son équipe n'ont rien tenu pour acquis. Nous nous devons de saluer le professionnalisme de et la solidité du dossier qu'ils ont présenté à l'ALA.

Certains dirons que toute cette histoire n'est qu'une formalité. Ce ne serait pas rendre justice à l'importance, pour l'EBSI, d'être périodiquement confrontée à un processus de cette nature. Car l'ALA procure à l'EBSI bien davantage qu'un agrément qui garantit la valeur de notre diplôme. Elle oblige l'EBSI à constamment se perfectionner, ou, plus positivement, elle contribue à sensibiliser le département à l'importance de toujours s'adapter pour accroître la qualité de la formation et de l'environnement d'études qu'il offre à ses étudiants.

Qu'une association américaine vienne juger de la qualité d'une institution d'enseignement québécoise en laissera plusieurs perplexes, et sans doute parviendra à faire révolter la fibre nationaliste ou anti-américaine de certains autres. Cela dit, on comprend qu'il n'y a pas vraiment de solution de rechange. Le nombre d'écoles offrant la maîtrise en sciences de l'information au Québec et au Canada est si limité qu'on verrait mal nos associations professionnelles — dont les membres proviennent tous des 2 ou 3 mêmes écoles — mettre sur pied ce service.

L'ALA, en revanche, est une association immense (64 600 membres, dont 3.5% proviennent de l'extérieur des États-Unis) dotée d'une longue tradition (131 ans). La force de l'agrément qu'elle décerne a donc un poids bien réel.

La Référence a jugé qu'il était important de s'intéresser à ce dossier, fournissant ainsi un point de vue qui soit davantage «étudiant». Car ne l'oublions pas: la décision de l'ALA, quelle qu'elle soit, ne suivra l'EBSI que pendant sept ans, alors qu'elle nous suivra — nous, futurs diplômés — à tout jamais!

L'EBSI REÇOIT L'ALA

Les étudiants aiment l'EBSI

Vincent Audette-Chapdelaine
vincentac@gmail.com

C'est du moins ce qui est ressorti de la rencontre qui s'est déroulée le 5 novembre entre le comité de l'ALA et quelques représentants étudiants.

Nous étions sept — cinq étudiants de M2, une étudiante de M1.5 et moi-même, seul représentant des M1 — à s'être portés volontaires pour répondre aux questions de deux délégués de l'ALA, Mme Mary Niles-Maack et Mme Lynne C. Howart, présidente du comité. M. William Curran, directeur des bibliothèques de l'Université Concordia, était également présent à titre d'observateur au nom de la Canadian Library Association.

Cette réunion, à laquelle aucun représentant professoral ou administratif de l'EBSI n'assistait, visait à permettre au comité d'évaluation de se faire une idée du point de vue qu'ont les étudiants sur leur département. Il s'agissait d'une rencontre essentielle, la seule où, officiellement, les étudiants étaient amenés à dialoguer avec ceux qui avaient le pouvoir d'influencer la valeur du diplôme qu'ils étaient en voie d'obtenir.

À écouter la première moitié de la rencontre, qui dura environ une heure, on aurait pu croire que l'EBSI et son programme de maîtrise répondaient entièrement aux attentes des étudiants, tous parfaitement heureux de leur formation et de leur milieu d'études. Probablement par crainte de faire perdre des points à l'EBSI — ce qui, nous le comprenions bien, était loin d'être à notre avantage — l'enthousiasme déployé dans la réponse aux questions posées par les délégués était flagrant. *« We're going to have a problem making ALA believe our report. »*, s'exclama Mme Niles-Maack. *« This is the happiest group of students I've met over 20 years! »* Heureusement, notre enthousiasme était bien fondé, et le comité sembla le percevoir.

Certaines questions posées par les évaluatrices permirent d'obtenir de la part des étudiants des opinions divergentes, notamment concernant la taille des classes en première année, point qui semblait préoccuper l'*External Review Panel*. Les étudiants étaient divisés sur cette question: certains y voyaient effectivement une faiblesse nuisant à la relation professeur-élève, alors que d'autres sentaient au contraire que la présence de tous les étudiants dans une même classe contribuait à bâtir un sentiment de communauté, un point fort de notre milieux d'études.

PHOTO: VINCENT AUDETTE-CHAPDELAINE

Sous le regard bienveillant de Melvil Dewey, la présidente de l'AEEEBSI, Mélanie Robitaille, invite l'assistance, composée du comité évaluateur de l'ALA et d'une vingtaine d'étudiants, à discuter autour de pizza et de crudités.

La réunion se termina par un tour de table lors duquel nous devions tous les sept dévoiler ce qui, selon nous, pourrait être amélioré dans le programme. Plusieurs suggestions furent amenées: présence d'un cours de gestion stratégique de l'information en première année, fusion des cours « Source et ressources d'information » et « Recherche d'information », présence de cours de 1 ou 2 crédits de moindre durée qui pourraient permettre de laisser plus de place à certains cours plus consistants, encadrement moins soutenus des étudiants dans les cours de première session, plus grande place accordée à certains thèmes comme celui des usagers handicapés dans les cours de bibliothéconomie, etc.

> *«This is the happiest group of students I've met over 20 years!»*
>
> *Mary Niles-Maack*

Même dans ce tour de table destiné à mettre en relief les points faibles de l'EBSI, le comité évaluateur a bien pu voir que les étudiants présents n'avaient rien de fondamental à reprocher au programme, aux professeurs et à la direction du département. Le portrait dressé par vos représentants fut celui d'une direction très à l'écoute des suggestions des étudiants, d'un corps professoral compétent et disponible, d'un soutien professionnel et administratif de qualité, d'un service de placement impressionnant, d'une vie étudiante riche et dynamique et d'une formation académique à la hauteur des exigences du milieu professionnel. Reste à savoir si nos camarades de classe auraient approuvé notre point de vue, ou si au contraire celui-ci, en notre qualité « d'étudiants impliqués », était biaisé...

L'EBSI REÇOIT L'ALA

PHOTOS: VINCENT AUDETTE-CHAPDELAINE

Le lundi 5 novembre, à la suite de la rencontre «formelle» avec les étudiants (voir p. 5), un buffet «pizza-crudités» auquel tous les étudiants étaient invités a permis aux membres du comité d'évalution de se mêler aux étudiants et de discuter de manière informelle avec eux. Une vingtaine d'étudiants, attirés par la curiosité et la faim, ont participé à l'événement.

L'EBSI à la loupe

La Référence *a lu pour vous le rapport d'autoévaluation de l'EBSI*

Vincent Audette-Chapdelaine
vincentac@gmail.com

Dans un document de 127 pages — excluant les annexes — l'EBSI fait le point sur sa situation actuelle. Ce document intitulé Programme Presentation for the Master of Information Science, remis au comité d'accréditation de l'ALA, représente certainement le fruit d'un long travail d'introspection institutionnelle. La Référence a mis la main sur le précieux document et a aussitôt procédé à une méticuleuse lecture.

Le rapport est divisé en six parties, appellées *standards*: I. Mission, buts et objectifs; II. Cursus; III. Corps professoral; IV. Étudiants; V. Support administratif et financier et VI. Ressources physiques et installations. Pour chacun, le rapport dresse un portrait de la situation qui prévaut à l'EBSI en ce moment, et de ce qui a été fait depuis la dernière évaluation, qui remonte à 2000.

Bien entendu, le rapport présente l'EBSI de manière à en souligner les forces. Il reconnaît toutefois certains points faibles : baisse du taux de participation aux séances de formation continue, décroissance du nombre de professeurs « séniors », augmentation souhaitable de l'aide financière aux étudiants, efforts à mettre dans le recrutement d'étudiants étrangers, déficience des systèmes de ventilation, de chauffage et d'entretien des locaux. Mais le plus grand obstacle auquel l'EBSI est confronté est certainement lié aux coupures budgétaires entraînées par le sous-financement des universités québécoises. Les conséquences de ce resserrement budgétaire sont évidemment nombreuses, dont le manque de personnel, notamment aux laboratoires d'informatique documentaire et d'archivistique.

Les rédacteurs du document ont fait preuve de transparence en soulignant qu'un processus de révision des programmes de certificat sera entamé dès 2008, ce qui entraînera inévitablement un réajustement du programme de maîtrise. Alors qu'on pourrait croire l'ALA réticente à décerner un agrément à une maîtrise sur le point d'être réformée, l'EBSI a, au contraire, compris qu'un programme pédagogique de qualité doit être en constants évaluation et réajustement.

Cela dit, le département a bien fait d'attendre l'agrément de l'ALA avant d'entamer de grands chantiers. Le processus d'autoévaluation qui a dû être déployé et dont ce document est le résultat aura permis au département de mener une réflexion rigoureuse qui sera certainement utile pour alimenter les débats à venir sur une éventuelle restructuration du programme.

Tout en parvenant à montrer que l'EBSI a une vision pour l'avenir, le rapport ne se prend aucunement pour un plan de développement. Certaines pistes sont présentées — telle que la création d'une orientation internationale en collaboration avec l'École de Haute Gestion de Genève — mais très peu de place est laissée à la présentation des différentes avenues que le département envisage de suivre, notamment en ce qui a trait à la réforme du programme. Des pistes de développement très générales constituent les quatre dernière pages, mais font davantage office d'ouverture que d'engagements pour l'avenir.

On a préféré miser sur le tangible, soit une description du programme actuel, par la présentation de nombreuses données : taux de placement des diplômés, nombre de publications des professeurs, heures d'ouvertures des différents laboratoires, etc. On a donc droit à un portrait très fidèle du département et de son évolution récente, portrait d'ailleurs dénué de superlatifs et autres « nous sommes très fiers de... ». L'EBSI semble avoir appliqué une règle de base en rédaction: « show, don't tell ». Avec ce rapport, l'EBSI a présenté les faits, et ce sera à l'ALA de faire son propre jugement.

Le comité d'accréditation sera sans doute reconnaissant à l'EBSI d'avoir soumis un rapport aussi informatif, pratiquement dénué de promesses pour l'avenir et autres fioritures — ce qui, bien qu'intéressant, n'aurait pas eu sa place dans un tel document.

L'EBSI REÇOIT L'ALA

Le directeur est confiant

Rencontre avec Jean-Michel Salaün

propos recueillis par
Sandrine Vachon
Vincent Audette-Chapdelaine

Êtes-vous satisfait de la visite des délégués de l'ALA?

La visite, selon moi, s'est bien déroulée. Ce qui m'a beaucoup impressionné est la disponibilité de tout le monde ici, aussi bien les étudiants, les professeurs, les chargés de cours, le personnel administratif, mais aussi bien à l'externe, c'est-à-dire les gens des associations, les anciens diplômés. Des employeurs sont venus vraiment sans difficulté. On avait même l'impression qu'ils avaient plaisir à venir, ce qui est tout à fait réjouissant pour le directeur d'une école! Cela s'est bien passé, le comité a pu entendre tout ceux qu'il voulait entendre. Toutes les informations supplémentaires qu'ils demandaient, ils les ont eues immédiatement. Après, ça leur revient. Ils ont entendu les avis des uns et des autres, c'est à eux de juger l'ensemble.

D'après vous, est-ce qu'il y a quelque chose qui a surpris les membres du comité à leur arrivée, en bien ou en mal?

En mal, j'espère que non! En bien, oui, si je me fie à la dernière séance avec le prévôt, où le comité donnait ses dernières impressions. Ils ont souligné deux éléments qui les ont impressionnés. D'une part, l'aspect collégial de l'équipe, en particulier l'équipe de professeurs. La seconde chose va vous faire plaisir. Ils ont été impressionnés par le dynamisme des étudiants. L'observateur de la CLA m'a dit comme ça dans le couloir en souriant, « bien moi, je les aurais tous recrutés! » Après la rencontre qui a eu lieu, et le lunch que vous avez eu avec eux, ils disaient « on ne pouvait plus poser de questions, ils parlaient tout le temps! »

Ça, ce sont les deux points qui les ont le plus impressionnés. Ce qui a pu peut-être les surprendre, mais qui est davantage une différence culturelle — ce n'est pas un point négatif, mais une surprise, notamment pour les membres qui venaient des États-Unis — est le fait que, pour la récolte de fonds que l'on fait, on a des objectifs qui sont relativement modestes par rapport aux objectifs habituels des écoles nord-américaines. Quand on va chercher des fonds du côté des anciens diplômés et des corporations, visiblement, ils trouvaient qu'on était un peu modestes. Mais je leur ai expliqué que c'était une culture très différente. Dans la francophonie, ce n'est pas du tout habituel de donner de l'argent aux universités. On donne de l'argent à l'église ou ailleurs, aux associations caritatives, mais pas à l'université. C'est une des premières questions qui m'a été posée.

> *« On a comme une baïonnette dans le dos. Si on veut développer le département, on n'a pas le choix que d'aller chercher des appuis à l'extérieur. »*
>
> *— Jean-Michel Salaün*

Quelle est selon vous la plus grande faiblesse de l'EBSI? Est-ce qu'il y avait quelque-chose que vous espériez qu'ils ne remarqueraient pas?

Il y a une faiblesse à l'EBSI qui est une faiblesse de l'université actuellement. C'est qu'il y a un problème financier très important. C'est clair qu'on ne pouvait pas le cacher. Immédiatement, on leur a expliqué comment on a essayé de réduire ces difficultés. Je crois que c'est un point très lourd qui pèse sur l'ensemble des départements, particulièrement de la Faculté des arts et sciences. Nous, on est relativement moins touchés — je ne veux pas dire qu'on est protégés — que bien d'autres départements, pour toute une série de raisons qui sont convergentes. Donc ça, c'est une faiblesse, oui c'est sûr.

L'EBSI est dans un moment de bascule au sens où il y a une équipe qui a porté l'histoire de l'école pendant très longtemps et dont une bonne partie est à la retraite ou nous a quittés dans des conditions plus difficiles, ce qui fait que la plus grande partie de l'équipe est renouvelée. Il y a beaucoup de jeunes — ou moins jeunes, en tout cas nouveaux — professeurs dans ce département. Toute la difficulté est de garder la tradition. Les problèmes généraux sont les mêmes, alors que les outils se transforment, les objets même que l'on manipule changent de façon radicale. On bascule complètement dans une nouvelle modernité, certains parlent d'une postmodernité, quelque chose de complètement nouveau. Mais en même temps, on doit garder nos racines, ce qui nous rend très solides.

Est-ce qu'il y a certaines modifications que vous vous reteniez de faire dans le programme, et que vous pourrez maintenant entamer, l'évaluation étant terminée?

Il y avait l'étape de l'agrément. On n'a pas encore les résultats, mais nous, on a fini notre travail. Après cette étape-là, on rentre dans la révision des programmes. On va décider très bientôt quel calendrier on va prendre pour cette révision qui va concerner l'ensemble des programmes. Toute la question qui reste ouverte — qui n'est pas encore décidée mais qui le sera dans les mois qui viennent — est de savoir dans quel ordre on révise les programmes. Ce ne sera certainement pas à la rentrée 2008, on n'aura pas le temps. Mais est-ce que c'est à la rentrée 2009? La question est ouverte... Sans révéler de secrets, il est très vraisemblable, et c'est d'ailleurs un souhait du comité de l'ALA, que la structure générale de la maîtrise ne sera pas être modifiée.

Est-ce que vous excluez la possibilité de scinder la maîtrise en plusieurs maîtrises (bibliothéconomie, archivistique, etc.)?

Je n'exclus rien parce que ce n'est pas moi qui décide, je ne peux que vous donner mon point de vue. Mon point de vue est que ce serait maladroit de diviser la maîtrise. C'est une des grandes forces de cette maîtrise, qui a quand même tenu presque 10 ans, si je ne me trompe pas, sans modification majeure.

Si on fait plusieurs maîtrises on se disperse, on envoie un message vers l'extérieur qui à mon avis n'est pas le bon message. L'unité du métier est ce qui fait la grande force des professionnels de l'information québécois.

Suite à la page 18

Mais où est donc le Web 2.0?

un reportage de
Pascal Dessureault
Stefan Ketseti

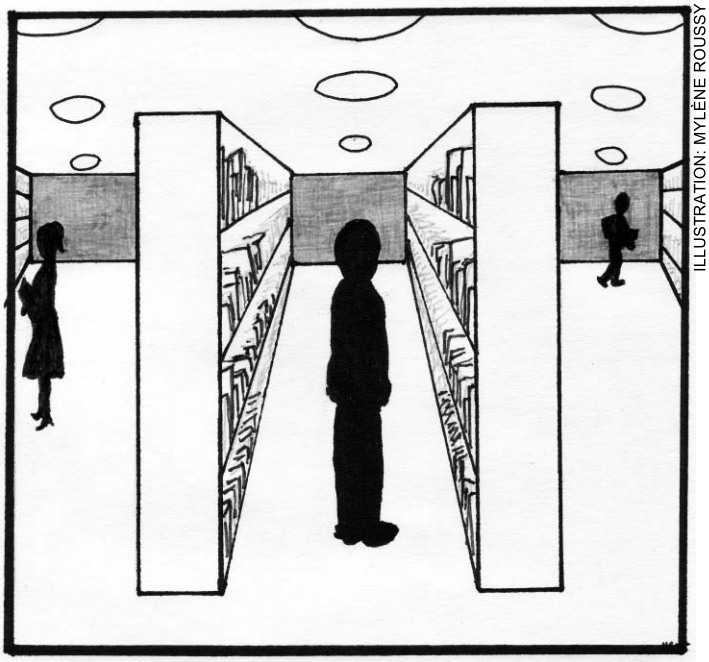


ILLUSTRATION: MYLÈNE ROUSSY

Le 9 novembre dernier, Mme My Loan Duong — qui nous a demandé de l'appeler simplement My Loan dans le présent article — responsable depuis 1986 de la bibliothèque de bibliothéconomie et des sciences de l'information (BBSI), a accueilli à son bureau deux journalistes de *La Référence*, pour les entretenir notamment au sujet de la situation actuelle des bibliothèques de l'Université de Montréal, plus particulièrement en lien avec le Web 2.0.

Vous avez dit Web 2.0?

Avertissement : à l'exception de quelques propos guillerets, la présente petite section Web 2.0 pour les nuls a été grandement inspirée de l'article consacré à ce sujet dans Wikipédia (eh oui, mais heureusement, ceci n'est pas un travail de session), de même que sur l'exposé présenté le 14 novembre 2007 par Mme Lucie Carmel, notre responsable des laboratoires d'informatique documentaire, dans le cadre du cours Sources et ressources. À tout seigneur, tout honneur, que celle-ci soit ici remerciée. Si vous sentez un effet de déjà vu, ne changez pas de poste et veuillez sauter rapidement à la section suivante !

Tout d'abord, de quoi parle-t-on quand on essaie de faire référence au Web 2.0 dans *La Référence* (bon, d'accord, elle était un peu facile, celle-là)? Pour faire simple, à la manière d'un étudiant en première année de maîtrise pas encore tout à fait arrimé à cette réalité, on peut considérer que le Web 2.0 constitue une façon beaucoup plus coopérative, plus participative de fonctionner sur Internet, axée sur le réseau, la messagerie. L'usager n'est plus un spectateur, il devient un acteur. Il ne fait pas que consommer de l'information offerte dans un milieu virtuel statique, comme autrefois. Au contraire, à l'aide d'étiquettes, il peut créer des mots clés « recherchables » par la communauté virtuelle. Un peu à la manière des anciens gloseurs qui émaillaient de leurs commentaires et réflexions certains ouvrages anciens, l'usager peut commenter et évaluer l'information (en attribuant toutefois une cote), produire de l'information ou compléter ce que fournit déjà un site, à même ce site, pour ensuite partager le tout avec d'autres internautes. À son tour, un autre usager peut réagir au contenu proposé par l'usager précédent. L'ensemble des mots clés permet de dresser un genre de « nuage », où les mots clés les plus utilisés et les évaluations les plus nombreuses font en sorte qu'un concept plus présent est représenté en caractères plus grands, et est avoisiné des concepts voisins, en plus ou moins grands caractères, selon leur importance, en une carte céleste conceptuelle autrement plus « tripative » que la marie-jeanne. Il s'agit un peu de la même idée que celle se trouvant derrière la recherche des sources d'un article ainsi que celle des références qui ont cité un article, dans un contexte de veille. On parle alors d'étiquetage social, de *folksonomie. That's not all, folks !* Un aspect essentiel du Web 2.0, c'est la possibilité de transposer une information ou une application dans différents contextes. Ceci s'avère des plus évidents lorsqu'on fait allusion à la syndication (de l'anglais *syndicate*). Selon le *Grand dictionnaire terminologique* de l'Office québécois de la langue française,

> il s'agit en fait d'un partage de contenu entre sites Web. Grâce aux fils de syndication, RSS ou Atom, il est ainsi possible de republier dans un site Web, de façon simple et automatisée, du contenu, régulièrement mis à jour, provenant d'un autre site Web.

Parmi les services ou outils associés au Web 2.0, on trouve notamment les podcasts, les blogues, les wikis, les forums, Del.icio.us, Picasa Web Album, Flickr, Netvibes, YouTube, Facebook, Myspace, Digg et Twitter.

Un exemple d'application commerciale du Web 2.0 dans le domaine des catalogues

Durant l'entrevue, My Loan a tracé un parallèle intéressant entre l'approche Web 2.0 et les différents services qu'offre notamment un site commercial comme Amazon.com. Lorsqu'un client y cherche un titre de livre, il peut notamment obtenir des renseignements sur l'ouvrage en question, sur la collation, le prix, etc. Il a la possibilité de voir la couverture et l'endos du livre. Parfois, il a même l'occasion de voir la table des matières ou de lire un extrait. Le catalogue n'est pas refermé sur lui-même. Des liens sont effectués vers des sites extérieurs pour permettre de consulter des évaluations du livre. Une autre section permet aux usagers d'évaluer le document et de lui accorder une cote. Tout de suite, des titres d'ouvrages traitant de sujets connexes sont suggérés. À l'aide d'un profil personnalisé, il est possible de dresser une liste d'ouvrages qui intéressent le client, et de sauvegarder cette liste. Cette liste est récupérable chaque fois que ce client visite le site. Des suggestions de livres sont aussi transmises par courriel au client, en fonction de ce qu'il a déjà acheté et de sa liste d'ouvrages préférés. L'usager peut avoir son propre espace et sa propre bibliothèque personnalisés, un peu à l'image de Facebook qui permet de déposer ou de choisir quels images, contacts ou sites l'intéressent, en fonction de thématiques ou de sujets particuliers.

MAIS OÙ EST DONC LE WEB 2.0?

Les bibliothèques universitaires, dans tout ça ?

Au fil de ses commentaires virtuels regroupés dans son blogue, notre bibliothécaire nous donne un bon aperçu de la tendance actuelle, du côté des apprenants :

> Les changements introduits par les nouvelles technologies dans le domaine de l'apprentissage et de la formation sont comparés par les sociologues et anthropologues au phénomène de l'urbanisation au début du 20e siècle avec l'école de Chicago. De la même manière, le monde du travail subit les effets de l'implantation massive des outils du WEB 2.0 et comme la réorganisation de l'espace urbain au début du siècle dernier ont redéfini les valeurs et les rapports humains, on observe ici aussi une transformation profonde dans les interactions entre individus.

Dans son blogue, My Loan fait aussi référence à la vidéo *The Machine is Us/ing Us* conçu dans le cadre d'un cours donné au Kansas State University par Michael Wesch, professeur d'anthropologie et d'ethnographie culturelle, ainsi qu'à *Education today and tomorrow*. Il est aisé de déduire de ses propos qu'une partie non négligeable de la population virtuelle, particulièrement la population estudiantine, est déjà prête à passer au Web 2.0, dans la mesure où elle le fréquente déjà de multiples façons. En effet, de plus en plus, pour leurs recherches, les étudiants ont l'habitude d'avoir tout d'abord recours à Google ou à Yahoo, pour ensuite aller chercher les documents désirés à la bibliothèque. Ils semblent apprécier des expérimentations comme *Second life*, où ils peuvent évoluer dans une université virtuelle en trois dimensions. Par ailleurs, « les éditeurs de technologie de pointe se présentent de plus en plus comme une menace en investissant les sphères de la documentation ».

Notre bibliothécaire souligne à juste titre que, dans cette mouvance, « la bibliothéconomie, science de l'organisation du savoir et des connaissances, subit actuellement une révolution qui touche ses fondements de base. » Une étude qu'elle cite dans un de ses billets fait état de la crainte que les bibliothèques universitaires

> n'occupent plus la place centrale qu'elles détenaient au sein de leur établissement pour fournir, diffuser et distribuer les ressources informationnelles et documentaires à la communauté universitaire.

Le catalogue doit évoluer, si on veut qu'il demeure «un élément essentiel parmi les ressources offertes pour la recherche et l'enseignement », pour ne pas devenir qu'un élément parmi bien d'autres, dans un contexte de compétition de plus en plus forte, de la part de nombreuses ressources numériques. Pour maintenir sa position privilégiée, il doit s'ouvrir sur l'extérieur et il se doit d'être plus convivial. Il faut que « l'ergonomie et le temps d'accès [soient] constamment améliorés à la satisfaction des utilisateurs les plus exigeants », pour reprendre les propos virtuels de My Loan. Il devient capital que « l'information [aille] au-devant de l'utilisateur », avant même que celui-ci amorce toute une série d'étapes pour y accéder.

> Tous conviennent que les BU [bibliothèques universitaires] continueront à jouer un rôle majeur dans la gestion et la conservation des ressources documentaires imprimées, numériques et autres, précise-t-elle dans son blogue. Les BU doivent prendre en charge le transfert de contenu électronique des fichiers, des articles numérisés pour la communauté universitaire, de la diffusion des publications produites par ses membres, de l'entreposage des documents et de la création des bases de connaissances, l'archivage des res-

PHOTO: STEFÁN KETSETI

La Référence *a rencontré Mme My Loan Duong, bibliothécaire de la BBSI.*

Le catalogue Atrium de l'UdeM: il faut se mettre au diapason

L'opinion des membres de l'équipe de *La Référence*, en tant qu'usagers

Malgré les améliorations indéniables apportées au catalogue du réseau des bibliothèques de l'Université de Montréal, force est de constater qu'Atrium comporte encore un certain nombre de lacunes. Qui n'a pas éprouvé certains désagréments avec les limites de la recherche par mots clés et l'emploi somme toute encore limité des opérateurs booléens? Qui n'a pas été parfois désarçonné par les nombreux clics nécessaires pour arriver à une recherche dans tous les index ?

Pour remédier à la situation et pour avoir des outils plus conviviaux correspondant davantage aux besoins des usagers, la Direction des bibliothèques a mis en branle un chantier dernièrement (il y a quelques mois). On envisagerait de remplacer Atrium. Le virage souhaité pourrait cependant s'échelonner sur plusieurs années. Il faut en effet des effectifs et des fonds pour mener à terme un si ambitieux projet.

Le catalogue de la Houston University pourrait assurément servir de modèle. À plus ou moins long terme, il est en effet souhaitable, pour le rayonnement de l'Université de Montréal, que celle-ci soit à tous points de vue à la fine pointe de la technologie, dans le domaine de l'application du Web 2.0 aux ressources offertes aux usagers et enrichies par ceux-ci.

Si vous voulez vous faire entendre à ce sujet, exprimer vos besoins ou poser vos questions au sujet de l'organisation, la gestion, les services offerts ou tout autre sujet qui concerne la ou les bibliothèques, deux avenues s'offrent à vous : les membres du comité de la bibliothèque ainsi que les directeurs de départements, qui sont les mieux placés pour transmettre vos commentaires ou vos questionnements.

sources imprimées tout cela dans un contexte de concurrence entre non seulement les universités elles-mêmes mais aussi entre les départements, facultés et services à l'intérieur de l'institution, alors que l'argent se fait rare.

En d'autres mots, comme My Loan l'a dit en entrevue, le catalogue « ne doit plus être seulement le lieu dépositaire de la ressource des bibliothèques de l'institution. Il faut donc étendre les tentacules du catalogue et faire en sorte que sa porte d'entrée ne soit pas trop étroite, sinon les usagers n'en verront plus l'utilité. »

Certaines bibliothèques ont résolument suivi la vague, en présentant un catalogue de troisième génération inspiré par une approche « all in one », qui permet aux étudiants de recourir à un seul instrument plutôt que d'avoir à visiter de multiples sites aux interfaces variées : McMaster University, University of Washington, University of Toronto et Houston University, au Texas.

Un catalogue modèle au pays des cow-boys

Le catalogue de l'université texane constitue un modèle en son genre, avec son « espace virtuel d'interaction et de réciprocité [...] [et sa] panoplie d'outils [collaboratifs] associés à la technologie du Web 2.0 » au service de la communauté. My Loan précise dans son blogue les principes qui ont servi à l'élaboration de la nouvelle interface du service des bibliothèques de cette université : l'anticipation des besoins des usagers, la facilitation de l'apprentissage, de l'enseignement, de la diffusion de la recherche, de la création et du partage des connaissances par des outils et des services, la participation des usagers à l'ensemble du processus documentaire en tant que collaborateurs, dans un but de découverte mutuelle, le positionnement des bibliothèques en tant que partenaires incontournables dans la vie universitaire, l'accentuation du rôle de vitrine, en tant que dépositaires ainsi que diffuseurs de l'ensemble des ressources documentaires de l'institution.

My Loan donne aussi des précisions sur ce qu'accomplit la nouvelle interface. Celle-ci facilite entre autres l'apprentissage à distance, l'initiation à toutes les étapes d'une recherche, l'accès aux ressources numérisées, aux regroupements de documents en fonction de grappes thématiques de sujets ou de références (enrichies par les usagers), la gestion de multiples formats de fichiers, l'édition et la publication diffusées entre les communautés de savoir, la présentation, la validation, le contrôle, la navigation personnalisée. La veille et le stockage sont des fonctionnalités de l'espace documentaire personnel. La plupart des services ou outils sociaux et collaboratifs associés au Web 2.0 sont également incorporés. Le concept de cycle de vie des documents, si cher aux archivistes, est intégré à même le système. La visibilité de l'institution est nettement accrue par les expositions virtuelles et le dépôt universel numérique, qui permet de rendre accessible à la communauté virtuelle la littérature grise, dans son acception la plus large possible, la production savante produite par la communauté universitaire, et ceci dans le respect des cadres juridiques, grâce à une nette distinction entre l'autorisation d'utilisation et la cession des droits.

Les bibliothèques de l'Université de Montréal dans la lancée du WEB 2.0

En termes d'innovations à la BBSI, il y a la mise en place au cours de ces dernières années du blogue de la bibliothécaire, de la rubrique Notés et lus pour vous par votre bibliothécaire, dont elle est l'auteure, qui sont considérés comme des espaces de travail collaboratifs et participatifs. My Loan a ajouté que, par sa collection de plus en plus étendue, notamment en ce qui a trait aux ressources électroniques, la BBSI a été considérée favorablement lors des précédentes évaluations de l'American Library Association (ALA).

Pour ce qui est de l'ensemble du réseau des bibliothèques de l'Université de Montréal, comme l'a rappelé My Loan, « c'est dans les années 90 que le catalogue des bibliothèques de l'Université de Montréal devient accessible en ligne, d'abord en version Telnet puis, en 2002, en version Web. On peut dire que le catalogue des bibliothèques suit l'évolution des technologies et que chaque décennie a marqué un nouveau passage pour le catalogue. »

Selon My Loan, les bibliothèques de l'Université de Montréal sont aussi dans cette phase de transformation profonde. Les usagers veulent avoir accès à la recherche dès le premier clic, souhaitent utiliser les outils les plus malléables, les plus adaptables, pour s'en approprier. Au fil des ans, des outils du Web 2.0 ont été introduits dans le catalogue, accroissant la centralité de l'usager. Ainsi, l'offre et l'accès aux services ainsi qu'aux ressources se sont considérablement améliorés. Grâce au prêt réseau, il est possible de demander en ligne un document se trouvant dans une autre bibliothèque de l'Université de Montréal que celle que l'on fréquente habituellement. L'usager peut aussi emprunter par exemple un livre à la bibliothèque de la médecine vétérinaire, et le retourner à la bibliothèque de l'EBSI. De plus, avec le prêt entre bibliothèques (PEB) effectué par Internet, on peut obtenir un document provenant d'une bibliothèque extérieure à l'UdeM. La référence en ligne est aussi disponible. Par ailleurs, l'accès au réseau sans fil est maintenant accessible dans les bibliothèques, à la cafétéria, et bientôt dans les espaces publics.

Mme My Loan conclut son entretien en rappelant que c'est nous, les usagers qui sommes à la base du fonctionnement des bibliothèques. Il nous appartient d'exprimer nos besoins. À la BBSI, les suggestions des étudiants ont d'ailleurs permis d'améliorer notamment l'infrastructure et l'emplacement des ressources. C'est à partir de nos commentaires que les changements s'amorcent. La Direction des bibliothèques est constamment à l'écoute de nos besoins.

My Loan Duong a une formation en lettres romanes et a obtenu sa maîtrise en bibliothéconomie à l'Université McGill. Après des expériences à l'audiovidéothèque et à la bibliothèque d'aménagement, elle est devenue bibliothécaire à la bibliothèque de l'EBSI. Elle a déjà vu trois évaluations de l'ALA et vient d'assister à sa quatrième et dernière évaluation car, après 21 ans de bons et loyaux services, elle nous quittera l'année prochaine pour une retraite bien méritée. Elle devra donc observer l'implantation du Web 2.0 de l'extérieur.

Blogue à part

Dans son blogue BBSI 2.0 (http://bbsi2point0.blogspot.com/), Mme My Loan Duong donne déjà des pistes de réflexion qui enrichissent et précisent les propos qu'elle a émis sur la question durant l'entrevue. On consultera avec profit les commentaires datés du 12 novembre (« A vision of students today »), du 26 octobre (Les BU sont-elles encore le (au) «coeur» de l'université?), du 25 septembre (*Second life* : la deuxième vie ou l'univers en 3 dimensions), du 7 juin 2007 (Web 2.0 : *The Machine is Us/ing Us*) et du 9 mai 2007 (Sur les traces de l'UH, les bibliothèques à l'heure du Web 2.0, publié initialement en mars 2007 sur le site de la BBSI dans la rubrique *Noté pour vous par votre bibliothécaire*).

La Référence en danse contemporaine

Sophie Roy
sophie.roy.7@umontral.ca

La motivation de cet article est d'illustrer la présence des archives dans des milieux atypiques. Il vise également à montrer l'essor et l'importance que prend peu à peu l'organisation des archives au Québec.

À quoi pensez-vous à l'évocation de la danse contemporaine? Sûrement pas à un centre de documentation! Pourtant, il existe à Montréal un organisme voué à la danse contemporaine qui a dans son mandat la gestion d'un centre de documentation.

Tangente est né en 1980 de la passion commune de Dena Davida, directrice artistique et générale, Sylvie Panet-Raymond, Louis Guillemette et Howard Abrams. Les objectifs qu'ils ont ciblés à la fondation de Tangente sont toujours les mêmes, soit : le soutien à la création, favoriser la diffusion d'artistes locaux et internationaux, établir un espace physique permanent, assurer une programmation éclectique de qualité, faire connaître la danse dans les écoles de Montréal et offrir un centre de documentation et d'archives de niveau international.

Depuis 1991, Tangente présente une programmation régulière où se croisent des projets de création unique, des projets expérimentaux tant nationaux qu'internationaux, d'où ressort souvent une dimension sociale, qui va jusqu'à chercher la provocation. L'organisme envoie aussi des chorégraphes et des interprètes sur les scènes internationales.

La création de la BAnQ a jusqu'à maintenant amené plus de coupure que d'investissement pour les archives.

Portrait archivistique

Le Centre de documentation de Tangente possède deux impressionnantes collections, ainsi que plusieurs périodiques, études, mémoires de maîtrise, thèses de doctorat, statistiques et bien plus.

Les deux collections totalisent plus de 15 mètres de documents textuels en plus de 160 vidéocassettes, 72 DVD, environ 400 affiches, plus de 2 800 affichettes, plus de 2 500 photographies en couleur et en noir et blanc et encore plusieurs autres types de documents. Tangente possède également une collection de 600 vidéos de spectacles de danse et de vidéos promotionnels. Une des collections porte sur des chorégraphes et des compagnies de danse québécoise, une autre sur des chorégraphes et des compagnies de danse internationales. Une vraie mine d'or pour les professionnels de la danse, les chercheurs et les étudiants!

En 2005, Tangente obtenait une subvention du Conseil Canadien des Arts de Montréal afin d'effectuer une étude complète de son centre de documentation et de son avenir. Au dépôt du rapport final, Tangente a pris conscience de l'ampleur de ses collections et surtout de leur caractère unique. Tangente est en effet le seul centre de documentation consacré à la danse contemporaine au Québec.

Pour donner suite à l'étude, une archiviste est engagée à temps plein à l'automne 2006. Jusqu'à ce moment, le centre de documentation avait été géré sporadiquement par des bénévoles et des techniciens en documentation qui ne procédaient pas toujours selon les normes archivistiques en vigueur.

Tangente a fait face à plusieurs embûches. Tout d'abord, l'accès à des ressources matérielles, financières et humaines n'était pas aisé. Les programmes de subvention offerts, par exemple, par BAnQ et BAC, ne cadrent souvent pas avec les besoins des organismes. Ils sont trop axés sur la diffusion (numérisation et création de site Web), alors que la première étape est le traitement des fonds et des collections d'archives. Tangente a grandement besoin d'une base de données pour répertorier et indexer ces documents. La main-d'œuvre spécialisée est dispendieuse et les logiciels aussi.

Un des objectifs du conseil d'administration de Tangente est de faire agréer son centre de documentation. Être un centre de documentation et d'archives agréé par BAnQ donne accès à plus de ressources financière. Les critères pour y parvenir sont toutefois très difficiles à remplir. La création de BAnQ a jusqu'à maintenant amené plus de coupures que d'investissements pour le volet archivistique.

Depuis maintenant 27 ans, Tangente a très bien su conmpoer avec les difficultés. Son rayonnement et son essor ces dernières années en sont la preuve. Quant à l'avenir du centre de documentation de Tangente, les ambitions et les projets sont nombreux : implanter une base de données, décrire les archives, se faire connaître dans le milieu de la danse, se relocaliser, acquérir des fonds d'archives privées... Bref, devenir un centre de référence à part entière en danse contemporaine!

Prochaine représentation à Tangente :
Confort à retardement, *6, 7, 8 décembre à 19h30, et 9 décembre à 16h.*

Situé au 840, rue Cherrier à Montréal, le Centre de documentation de Tangente est ouvert du lundi au jeudi. Contactez l'organisme au 514 525-5584 ou visitez son site Web au www.tangente.qc.ca.

VISITE ORGANISÉE PAR LE GESLA

Une bibliothèque dense

Lise Archambault

En novembre, nous étions sept étudiants de l'EBSI lors de la visite à la Bibliothèque de danse de l'École supérieure de ballet contemporain, située au 4816, rue Rivard, à Montréal. Madame Marie-Josée Lecours, bibliothécaire, nous a chaleureusement accueillis dans le cadre des visites des bibliothèques spécialisées organisées par le GESLA et les étudiants de l'EBSI.

La bibliothèque comporte aussi une deuxième salle, plus petite. Nous y avons découvert la plus importante collection de danse au Canada. La collection comporte plus de 16 000 documents en plusieurs langues y compris des livres rares, des archives de ses fondateurs, des gravures originales ainsi que de l'équipement audiovisuel (vidéocassettes, DVD, CD-Rom), des périodiques, des dossiers thématiques, des photographies, des affiches, des partitions musicales pour les accompagnateurs, ainsi que de nombreux enregistrements de spectacles. La bibliothèque est décorée avec soin : on y trouve des figurines, des affiches des productions à venir et d'autres objets représentant le milieu de la danse.

Toutes les formes de la danse sont présentes dans la collection : danse classique, danse contemporaine, danse folklorique. Les documents donnent un aperçu de tous les aspects de la danse, que ce soit sur les plus grands artistes de la discipline, les exercices pour maîtriser le corpus, le costume, la connaissance de la scénographie, la physionomie, l'anatomie, les blessures ou la gestion de carrière.

Madame Lecours travaille depuis sept ans à la bibliothèque de la danse. Diplômée en bibliothéconomie, elle possède aussi une formation en danse. Depuis peu, elle travaille avec une technicienne en documentation. La bibliothèque offre un service de référence de qualité aux 140 étudiants qui fréquentent l'École ; ils peuvent utiliser Internet et profiter de ses conseils judicieux. La bibliothèque est ouverte au public et aux professionnels de la danse mais il faut être membre pour emprunter des documents. Parmi les activités réalisées par la bibliothécaire : la modification du système Dewey pour rendre compte de la collection, ainsi que la création, en 2006, du site Internet Chorème (www.choreme.ca) grâce à l'appui financier de Patrimoine Canada et d'un don testamentaire de Linda Stearns. Ce site comporte quatre volets : le catalogue en ligne, le portfolio, un guide d'activités et en Scène!, ressources essentielles pour conserver et diffuser le patrimoine de la danse. Madame Lecours a aussi beaucoup d'autres projets à réaliser prochainement : le traitement du fonds documentaire provenant des archives d'Iro Tembeck, danseuse et professeure ; un déménagement éventuel dans des locaux plus spacieux ; le catalogage d'une quantité importante d'enregistrements de provenance internationale.

PHOTO: PIERRE-HUGO LAURIN

La bibliothèque de danse de l'École supérieure de ballet comtemporain de Montréal: une collection surprenante dans un tout petit local.

Preuve de débrouillardise et d'ingéniosité, la bibliothécaire a pensé, compte tenu de l'espace exigu dont elle dispose, suspendre au plafond des valises circulaires contenant certains costumes de la compagnie! La collection augmente de jour en jour ainsi que les demandes des usagers mais ce n'est pas le cas des effectifs ni de l'espace... Ce ne sont là que des exemples des défis quotidiens de la bibliothécaire.

Nous avons appris, grâce aux commentaires de Madame Lecours, que le visage de la danse change beaucoup : dans les périodiques que nous avons vus sur les présentoirs, il est question de la thérapie de la danse ou encore de la guérison par le mouvement. Ce sont des nouveaux domaines de la danse que nous avons découverts grâce à cette visite mémorable.

Merci au GESLA, aux étudiants de l'EBSI et à la bibliothécaire, Mme Marie-Josée Lecours, d'avoir rendu cette visite possible.

GESLA

Le GESLA est le Groupe étudiant de la Special Libraries Association. Tenez-vous au courant de ses activités sur le site www.ebsi.umontreal.ca/gesla.

Liberté et ouverture en informatique

Appel à l'utilisation de logiciels libres et de formats ouverts à l'Université de Montréal

Sophie Roy
sophie.roy.7@umontreal.ca

Le marché de l'informatique génère des milliards et des milliards de dollars chaque année. Les entreprises rivalisent entre elles afin de conquérir le cœur des clients tout en leur vidant les poches. Lançant de nouvelles versions de leu produit année après année, les entreprises donnent des maux de tête à leur clientèle : un débours de plus, des problèmes de compatibilité et de communicabilité, ainsi que de pérennité. Heureusement, des solutions de rechanges existent pour l'usager. Dès 1985, Richard Stallman a publié un manifeste sur le développement d'un « système d'exploitation *libre*, c'est-à-dire que tous doivent pouvoir l'utiliser, mais aussi étudier son fonctionnement, le modifier et le redistribuer. » (p.1) La philosophie du libre s'est implantée auprès de nombreux utilisateurs depuis ce temps. En ce sens, la FAÉCUM a déposé le 25 octobre dernier un *Avis sur l'utilisation de logiciels libres et formats ouverts à l'Université de Montréal.*

C'est un document fort intéressant et surtout très pertinent pour l'avenir de l'Université de Montréal (UdeM). Nous y retrouvons des définitions de formats ouverts et de logiciels libres, les avantages à les utiliser, des exemples de formats ouverts et de logiciels, une philosophie du libre, des solutions possibles et surtout des recommandations faites à l'UdeM.

Les avantages sont très intéressants. Les formats ouverts permettent, entre autre, de conserver une indépendance face aux produits payants et versatiles, ainsi qu'une longévité accrue. Quant à lui, le logiciel libre offre une meilleure robustesse et une meilleure sécurité, une pérennité accrue, une égalité des chances en éducation et une internationalisation.

En terminant, l'UdeM à intérêt à tenir compte de ce document. Il en va du rôle même de l'institution de promouvoir, d'explorer et d'utiliser et d'étudier les formats ouverts et les logiciels libres.

Je vous incite donc fortement à consulter l'avis en ligne à l'adresse suivante : www.faecum.qc.ca/main.cfm?p=05_100

Message de la rédaction

Il a été porté à notre attention que

Clément Arsenault
et Yves Marcoux

seront d'un jour à l'autre en « année sabbatique ». *La Référence* souhaite à ces deux excellents professeurs un agréable séjour loin de leurs étudiants.

À la rédaction de *La Référence*, nous pleurons également (à chaudes larmes, bien sûr) le départ de notre cher collègue Pascal, qui a choisi de « relever de nouveaux défis », comme on dit. Nous lui souhaitons l'obtention d'une maîtrise *honoris causa* dans le domaine de son choix.

Le saviez-vous?

Pascal Dessureault

Tous n'ont pas la chance d'avoir des grandes bibliothèques comportant des centaines de milliers de documents de toutes sortes comme c'est le cas dans les pays plus riches. Heureusement, grâce à un organisme appelé Friends of African Village Libraries (FAVL), certaines régions rurales des pays les plus pauvres d'Afrique ont la chance d'avoir accès à une bibliothèque communautaire. FAVL existe surtout grâce aux dons d'argent. Ceux-ci sont utilisés pour la construction de bibliothèques (souvent à partir de la remise à neuf de bâtiments locaux), pour l'achat de livres, pour l'embauche d'un bibliothécaire, pour l'installation de panneaux solaires dans le but d'éclairer les salles de lecture, etc.

Ces bibliothèques comportent environ 2000 ouvrages en anglais, en français, en arabe et dans la langue locale. Jusqu'à maintenant, 9 bibliothèques ont été ouvertes et supportées par FAVL au Burkina Faso (5), au Ghana (2), en Tanzanie (1) et en Ouganda (1).

L'initiative de cet organisme est bénéfique pour de nombreux enfants qui autrement n'auraient pas (ou peu) accès aux livres. En effet, peu de livres convenables sont offerts dans les écoles. Non seulement ces bibliothèques favorisent-elles la lecture, elles informent aussi la population sur différents sujets la touchant, tels les maladies ou l'environnement.

Pour avoir plus de renseignements et peut-être même faire un don, je vous invite à visiter le site suivant : *www.favl.org*.

OPINION

Grain de sel

À quand un débat sur l'avenir de l'éducation supérieure?

Sophie Roy
sophie.roy.7@umontreal.ca

Le dégel des frais de scolarité réclamé par M. Charest a fait réagir, timidement, les étudiants de la province. En général, j'ai pu constater que peu d'étudiants sont pour ce dégel. En novembre dernier, une Assemblée générale extraordinaire a été convoquée par la présidente de notre association étudiante, l'AEEEBSI, sur le sujet du dégel et du référendum de la FAÉCUM. J'ai été tout d'abord surprise du peu d'étudiants présents, tout au plus une vingtaine. Surprise, car la première assemblée générale tenue en septembre avait compté environ une cinquantaine d'individus. Désintérêt de la question? Fin de session? Le malheureux oubli de la confirmation du local? Sûrement un mélange de tout ça. Bref, cette assemblée en fut une informelle…

Le but de cette assemblée était de remettre les pendules à l'heure et de rassurer les Ebsien(ne)s quant à la position de l'AEEEBSI sur le dégel des frais de scolarité et de la terrible rumeur de grève. En gros, l'AEEEBSI s'aligne sur la position de la FAÉCUM, la belle et bonne fédération qui regroupe la majorité des associations étudiantes de l'UdeM. L'AEEEBSI ne fait surtout pas partie et n'a absolument rien à voir avec la méchante Association pour une solidarité syndicale étudiante (ASSÉ). À ce propos, j'ai été surprise (encore une fois!) d'entendre que la FAÉCUM comptait, entre autres, dans ses bons coups, le recul du Premier ministre Charest en 2005 sur la coupure de 103 millions dans le programme de prêts et bourses du gouvernement. Mes souvenirs ne correspondent pas tout à fait à cette affirmation. L'interprétation qui me reste des événements est que la FAÉCUM est bien responsable, en partie, de la décevante marche arrière de Charest. Décevante, car elle ne répondait pas au véritable désir des étudiants, c'est-à-dire un investissement accru de l'aide aux étudiants. Je garde le souvenir aussi que si le mouvement de grève avait persisté encore quelques semaines, nous aurions gagné plus. L'ASSÉ a tenu le bout le plus longtemps. L'ASSÉ, qui fut créée en février 2001, à vu naître une coalition, la CASSÉE, pendant la grève de 2005. Cette coalition a regroupé les membres de l'ASSÉ et des non-membres pour coordonner et faire entendre la voix d'une minorité d'étudiants insatisfaits du travail de la FEUQ. Le désormais célèbre carré est adopté à ce moment. De plus, ce sont les associations étudiantes membres de l'ASSÉ qui ont été les premiers à monter aux barricades. Mais bon, les souvenirs collectifs ont tendance à être interprétés de différentes façon, selon le camp dans lequel on se trouve.

Pour revenir à l'Assemblée générale extraordinaire du 7 novembre dernier, j'ai apprécié le petit débat pour ou contre le dégel des frais de scolarité. Caricaturaux à souhait, les représentants de chaque camp ont apporté des arguments portant à réflexion. Le représentant du camp des Pour, un étudiant en économie (que de surprise!), nous à noyé avec une myriade de chiffres, souvent énoncés hors contexte, selon moi. Par exemple, comment peut-on comparer les étudiants de la Nouvelle-Écosse (devenu le Nouveau-Brunswick en cours de débat!) et les étudiants du Québec? Tout bon sociologue ne peut ignorer le fait que le Québec et la Nouvelle-Écosse sont de culture différente et j'ajouterais, de richesse différente aussi. Il y a aussi l'argument de l'investissement dans notre avenir. Les coûts défrayés pour nos études sont ici vus comme un investissement dans notre avenir. Notre futur salaire comblera le déficit à notre entrée sur le marché du travail. Dois-je rappeler à notre économiste pour le dégel des frais de scolarité, qu'à son arrivé sur le marché du travail, l'étudiant en archivistique ne gagnera jamais le même salaire que le dentiste? Le dentiste, ou l'économiste, essuiera sa dette en cinq ans, alors que l'archiviste, ou le bibliothécaire, en mettra probablement 10.

Quelques mots sur la partie contre le dégel de scolarité : le représentant (un étudiant en science politique!) a tout d'abord tenu à remettre le débat dans son contexte. L'enjeu, a-t-il déclaré, porte sur le dégel des frais de scolarité de 50$ par session sur cinq ans que M. Charest a instauré au printemps dernier (alors que les étudiants croulaient sous la masse d'étude et de travaux de la fin de session). Les arguments qu'il a apporté sont ceux de la FAÉCUM. L'argent de cette hausse de frais ne va qu'à des fins administratives et non pas à un investissement dans l'enseignement. Le gouvernement n'a pas indexé suffisamment le programme de prêts et bourses en conséquence. L'élément de son discours qui m'a agacé est la réitération à plusieurs reprises que lui personnellement et d'autres membres de la FAÉCUM ne sont pas contre le dégel, mais contre la manière dont il a pris forme. Il y a quelque chose de paradoxal et de pas clair là-dedans. Premièrement, comment dénoncer un dégel tout en étant pour un dégel, alors qu'à la base, le dégel signifie une hausse des frais de scolarité? Alors la FAÉCUM souhaite donc que l'investissement dans nos universités soit fait avec les sous des étudiants? C'est seulement une question que je pose ici. Deuxièmement, combien d'étudiants sont au courant que le débat (et la question référendaire posée par la FAÉCUM) porte sur la décision du gouvernement prise en 2007 d'hausser les frais de scolarité de 50$ sur cinq ans et non sur la hausse des frais de scolarité versus le gel?

Mon opinion est que le débat actuel, si l'on peut parler de véritable débat, n'est pas le bon. Je crois que la société québécoise aurait plutôt intérêt à se questionner sur l'avenir et les objectifs, à long terme, de l'éducation supérieure au Québec. Un Québec en pleine transformation démographique. Un Québec vieillissant, avec une plus faible relève par rapport à l'augmentation démographique inhabituelle due au baby-bboom des années 1950. L'Université de demain doit être pensée dès aujourd'hui. Tout évolue, la situation des étudiants d'aujourd'hui n'est pas la même que celle du temps de Cité-Libre et de Trudeau, ou encore de Georges-Henri Lévesque à Québec, n'en déplaise à l'étudiant en économie. Nous sommes dans une ère post-Révolution Tranquille, il est temps de réorienter les acquis qu'elle nous a laissé.

Les universités du Québec seront toutes déficitaires à la fin de l'exercice financier de 2007. Il y a pénurie de personnel dans le système d'éducation, dans le système de santé et dans celui du secteur primaire. De plus en plus d'étudiants finissent leurs études endettés. Posez-vous la question : ne serait-ce pas la structure des institutions qui ne répond plus à nos besoins?

Pour plus d'information sur la grève étudiante de 2005, consultez l'article « Grève étudiante québécoise 2005 » dans Wikipédia.

Ce texte ne reflète pas l'opinion de la rédaction, mais seulement celle de son auteur.

FAÉCUM

À propos de la FAÉCUM

Élodie Gagné
Déléguée de l'EBSI à la FAÉCUM

La Fédération des associations étudiantes du campus de l'Université de Montréal (FAÉCUM) connaît une année chargée. D'abord, il y a le dégel des frais de scolarité, appliqué pour la première fois sur notre facture à la session d'automne, contre lequel la FAÉCUM s'est engagée à faire campagne et ce, en raison du mandat reçu auparavant. En effet, détail important et méconnu de certains : ce sont les délégués des associations étudiantes, lors d'un congrès annuel, qui choisissent les membres de l'exécutif de la FAÉCUM et qui déterminent les orientations sur lesquelles ces derniers travailleront. Les positions de la FAÉCUM dépendent donc entièrement des associations étudiantes membres. Ces dernières forment ainsi un intermédiaire entre la FAÉCUM et les étudiants.

Cette année, la FAÉCUM a entrepris de consulter directement tous les étudiants membres à travers un référendum — le précédent remontant à 2001 — une entreprise qui a demandé beaucoup d'organisation, d'énergie, et qui a été au cœur des discussions lors des conseils centraux avec les associations membres. Au bout du compte, ce sont 6 745 étudiants qui se sont rendu aux urnes, soit 20,76 % de la population étudiante pouvant se prévaloir d'un droit de vote.

Les efforts que la FAÉCUM a déployés jusqu'à maintenant en faisant campagne contre le dégel des frais de scolarité ont été confirmés et validés. En effet, 66,4 % des étudiants ont voté contre le dégel des frais de scolarité, tel qu'appliqué par le gouvernement du Québec depuis septembre 2007. La majorité est tout de même importante, se situant à 2 214 voix.

Ce n'est pas le cas de la question sur la hausse de la cotisation automatique non obligatoire (CANO) pour CISM 89,3 FM alors que 77 voix ont fait la différence. La radio étudiante ne pourra recevoir davantage de financement de la part de ses étudiants puisque 50,6 % s'y sont opposés. CISM ne reçoit aucune subvention du gouvernement, de l'Université ou de tout autre institution. Un fait plutôt étonnant lorsqu'on pense au rayonnement qu'elle a connu ces dernières années. Elle dépend uniquement des cotisations étudiantes et des publicités, dont elle ne diffuse d'ailleurs que 4 minutes à l'heure. Dans ce contexte, la radio qui se veut étudiante et indépendante aura sans doute à modifier sa stratégie. Le déficit de 24 000 $ dans ses revenus annuels, causé par la fin du contrat de location d'une sous-porteuse avec Radio Moyen-Orient, devra être comblé d'une façon ou d'une autre, mais de toute évidence sans la participation des étudiants.

Curieusement, les deux autres questions qui portaient sur une hausse de CANO ont été approuvées. Pour le journal étudiant Quartier Libre, il en a fallu de peu : 50,9 % ont voté pour une hausse de cotisation établie à 1,50 $. Pour ce qui est de la halte-garderie Le Baluchon, l'appui a été davantage palpable. Avec une confortable majorité de 2214 voix, 67,8 % des répondants se sont positionnés en faveur d'un investissement plus important dans ce service mis en place par la FAÉCUM. Ainsi, Le Baluchon pourra augmenter sa capacité d'accueil et déménager dans un logement plus approprié, de préférence à proximité d'un espace vert.

Pour ce qui est de la FAÉCUM elle-même, les étudiants ont refusé d'accroître son financement à travers une augmentation de la cotisation étudiante. Tout comme pour de nombreuses autres questions, l'écart est mince — 207 voix — mais il demeure que les étudiants ont rejeté cette proposition à 51,5 %. Ils ont pourtant appuyé massivement deux autres projets sous la tutelle de la FAÉCUM, soit l'implantation d'un titre de transport universel pour les étudiants à temps plein à l'Université de Montréal et l'élaboration d'un plan spécifique sur la question de la maîtrise du français chez les professeurs. Respectivement, ces deux projets ont reçu 80,2 % et 82 % d'appui.

Cela mène à une situation plutôt paradoxale : on souhaite que la FAÉCUM poursuive ses efforts dans la recherche, puis dans la représentation politique de ces différents projets, mais on ne souhaite pas pour autant lui donner les moyens de le faire. Cela s'explique peut-être par le fait que les étudiants ne sont pas conscients des réalisations derrière lesquelles se trouve la FAÉCUM. À ce sujet, vous trouverez dans ce numéro de *La Référence* un article sur l'avis qu'a récemment déposé la FAÉCUM sur le logiciel libre et les formats ouverts. En appliquant les recommandations de cet avis — en permettant aux étudiants de choisir entre logiciels propriétaires ou libres et de se familiariser avec ces derniers — l'Université de Montréal pourrait se tailler une place d'avant-garde dans le domaine du développement technologique. Parmi les autres projets de la FAÉCUM, on compte l'évaluation de la Politique sur la propriété intellectuelle de l'Université de Montréal, la production d'un bilan d'état des lieux du réseau de bibliothèques et un suivi du réaménagement du campus. À cet effet, saviez-vous que l'EBSI, selon le plan directeur des espaces de l'Université, serait déplacée au pavillon André-Aisenstadt et verrait disparaître sa bibliothèque, désormais amalgamée par la BLSH ?

Pour consulter les différentes études, recherches et avis développés par la FAÉCUM, rendez-vous au : www.faecum.qc.ca/main.cfm?p=05_100

CAFÉ MELVIL

M. Dewey a besoin de changement ! Il n'en peut plus des couleurs du café dans lequel il est condamné à errer… Vous avez des suggestions ou des idées déco géniales ? Partagez-les avec moi et vous risquez d'entrer dans ses bonnes grâces !

sandrine.vachon@umontreal.ca

Guide de survie du quartier Côte-des-Neiges à l'usage des étudiant(e)s de l'EBSI et de leurs ami(e)s

David Nadeau

Toi qui n'avais jamais mis les pieds à l'Université de Montréal avant la rentrée scolaire de septembre et qui essaie encore de trouver quelques adresses intéressantes pour manger un morceau ou boire un verre, ne cherche pas plus loin dans les pages de ce journal puisque tes prières seront enfin exaucées. Écoutes les paroles d'un vieux sage qui habite le quartier depuis de longues, longues années, et prends bien en note les précieux conseils qu'il te donne. Cependant, avant de nous rendre plus loin ensemble cher lecteur, je dois te confier que depuis les premiers mots de mon adresse à toi, je suis coincé avec une chansonnette dans la tête dont je dois me débarrasser en te la passant : « Toi qui marche dans le vent / Seul dans la trop grande ville / Avec le cafard tranquille du passant. / Toi qu'elle a laissé tomber / Pour courir vers d'autres lunes / Pour courir d'autres fortunes / L'important ... ». Si ça te dit quelque chose, je te laisse fredonner la suite... Sinon, tu es probablement né après 1984 cher lecteur. Dans ce cas, je te fais confiance : tu connais plein de truc sur ce bidule qu'on appelle Internet pour t'instruire sur le refrain de ce grand classique de la chanson française.

Voilà un bien beau moment de partagé, retournons donc à notre affaire. Je t'attends au coin des rues Jean-Brillant et Gatineau pour le premier de mes essentiels : **La Boucherie de Paris** (5216 Gatineau). C'est un essentiel d'abord parce que vous y trouverez le meilleur et le plus sympathique boucher du quartier qui vous donnera des conseils culinaires franchement cochons. Cette toute petite boucherie vous offre également un comptoir à sandwiches, fraîchement préparés sur pain baguette, pour moins de quatre dollars. C'est évidemment un rendez-vous pour la plupart des fins palais de l'UdeM et la rumeur veut que Ranganathan, végétarien de grand renom, y ait mangé le premier d'une longue série de sandwiches merguez.

Votre collation sous le bras, continuons de cheminer sur la rue Gatineau le long du parc Jean-Brillant. Prenons à droite sur l'avenue Swail pour arrêter discuter quelques minutes avec Bruno, l'érudit et sympathique libraire de la bouquinerie **Le Livre Voyageur** (3547 Swail). En plus de contenir une impressionnante collection de bouquins québécois (poésie, romans, essais et théâtre), la librairie de Bruno renferme un trésor qui vaut tous les pèlerinage : une authentique sculpture de Roch Plante (mieux «connu» par les littéraire sous le nom de Réjean Ducharme).

La librairie de Bruno renferme un trésor qui vaut tous les pèlerinage: une authentique sculpture de Roch Plante.

Rendons-nous à l'intersection de l'avenue Swail et du chemin de la Côte-des-Neiges. Si ce n'était de ma paresse, nous tournerions à gauche pour nous rendre au vidéoclub de répertoire **Phos** (5147 C-D-N). Je sais, la cage d'escalier pour se rendre au deuxième étage paraît interminable. Vous découvrirez toutefois au bout de vos peines un personnel sympathique et passionné ainsi qu'une vaste sélection de films étrangers. Je vous recommande particulièrement Chat noir, chat blanc du Serbe Emir Kusturica (si ce n'est que pour les yeux bleus de la belle Ida).

Paresse oblige, nous tournerons plutôt à droite pour nous rendre à notre deuxième station littéraire, et je ne parle pas de Renaud-Bray. Je n'ai rien contre cette méga-chaîne, mais je vous implore : encouragez toujours d'abord les commerces indépendants, comme la **Librairie Olivieri** (5219 C-D-N). Si vous êtes chanceux, Josiane (avec un «n» ou deux ?) sera là pour vous accueillir avec le plus délicieux sourire et le bonjour le plus ensoleillé de votre journée. Voilà une douceur dont il ne faut pas se priver les jours de pluie. Cette véritable librairie répondra très certainement aux besoins du lecteur le plus exigeant. De plus, plusieurs soirs par semaine, elle se transforme en lieu d'échange et de rencontre avec des écrivains et des acteurs de la scène culturelle montréalaise. Si, par aventure, tu trouves un charme certain à Josiane (un ou deux «n») ou à la librairie, attends de t'asseoir avec un verre de vin rouge au bistro qui se trouve tout au fond de la boutique. Ce bistro, c'est mon asile, mon abri, mon antre et mon refuge, c'est sur ces tables de bois vernies que tous les jours l'amitié se noue, que l'amour explose doucement, que les projets se cristallisent, que la tristesse s'épanche et que la solitude sourit aux rêveurs. Cet endroit est magique, pas une seule fois je n'y ai pas trouvé ce que je cherchais. Côté bouffe, laissez à Fabrice le plaisir de vous décrire les plats du jour d'un tableau noir qui offre toujours le meilleur de la cuisine québéco-française. Je vous recommanderai toutefois sans modération les soupes-repas et les crèmes brûlées à l'érable. Aaaaaaahhhhhh ! La tentation est forte, sortons prestement.

Les caractères filent, voici donc dans la précipitation et en continuant vers le Nord : la fruiterie **Exofruit** non pas pour ses fruits mais pour la charcuterie, les olives Kalamata dénoyautées et les pâtes italiennes, la bibliothèque Côte-des-Neiges (pour des raisons de plug évidentes), le **pub McCarold** pour la pinte de Guiness prise au massif comptoir de bois, la nouillerie **Pho Bang** (6135 C-D-N) pour son bouillon de soupe tonkinoise et son lait de coco aux haricots arc-en-ciel qui sont dangereusement aphrodisiaques.

Maintenant, écoute bien mon conseil jeune apprenti : ne descends jamais plus bas que l'intersection des chemins de la Côte-des-Neiges et de la Côte-Sainte-Catherine sans être accompagné d'un spécialiste du quartier. On y retrouve bien quelques perles, comme le restaurant **Kam Shing** de la plaza Côte-des-Neiges, mais le chemin pour s'y rendre est parsemé d'embûches.

Je te laisse maintenant voler de tes propres ailes, cher lecteur. Découvre le merveilleux quartier de Côte-des-Neiges et n'oublie surtout pas de siffloter, dans tes jours gris, que « l'important c'est la rose, crois moi ».

Moi, étudier à l'étranger? Pourquoi pas!

Compte-rendu de la conférence du 2 octobre 2007 donnée par Philippe Boulanger-Després, Conseiller, Bureau des étudiants internationaux, UdeM; et Hélène Bissonnette, diplômée EBSI 2007

Élodie Gagné

Il serait aisé de croire qu'il n'est pas possible d'inclure un séjour d'études à l'étranger à l'intérieur de notre maîtrise en raison de ses multiples particularités. On n'a qu'à penser notamment à l'important bloc de cours obligatoires et au stage à compléter, le plus souvent conjointement avec deux ou trois cours. Par sa visite, le 2 octobre dernier, Philippe Boulanger-Després, conseiller au Bureau des étudiants internationaux, souhaitait nous rassurer et nous encourager à entreprendre les démarches nécessaires. Il était accompagné d'une diplômée de l'EBSI, Hélène Bissonnette, qui a vécu l'expérience.

Le Bureau des étudiants internationaux existe pour encadrer les étudiants qui souhaitent faire un échange et pour faciliter leurs démarches. Pour obtenir ce soutien, il est nécessaire de choisir une université participante au programme, soit par une entente bilatérale ou une entente CREPUQ.

En choisissant une de ces universités, on optimise ses chances d'y être accepté, puisqu'une entente est déjà établie. Les conditions d'éligibilité se résument à connaître la langue du pays d'accueil, avoir complété neuf crédits dans son programme et obtenir l'approbation de sa faculté. En d'autres cas, l'étudiant doit lui-même faire ses démarches auprès du directeur du département ou de la faculté de l'établissement voulu pour exposer sa demande.

De plus, en choisissant une université participante au programme, plusieurs privilèges sont garantis à l'étudiant. Ce dernier a toujours droit au programme de prêts et bourses du Québec et il peut recevoir une bourse de mobilité d'environ 3200 dollars. Il demeure inscrit à l'Université de Montréal et paie les droits de scolarité de cette dernière, et non pas de l'établissement qui l'accueille. Pour cela, l'étudiant doit toutefois s'engager à étudier à temps plein un minimum d'un semestre et un maximum d'un an dans l'établissement étranger. Aussi, pour la plupart des universités participantes, une liste de cours équivalents a déjà été dressée.

Tous ces mots valent toutefois bien peu sans l'expérience concrète d'une participante. Dans ce contexte, le témoignage d'Hélène Bissonnette s'est révélé très constructif. Diplômée de l'EBSI en 2007, cette dernière a complété sa maîtrise à l'étranger avec deux cours à option et son stage. C'est l'Université Paris X Nanterre qu'elle a choisie pour la spécialisation offerte dans les métiers du livre. Elle n'a toutefois pu avoir exactement les cours qu'elle souhaitait, car ils étaient donnés au campus de Lyon. Elle recommande aux étudiants, dans cette optique, de faire toutes les vérifications nécessaires avant le départ, ainsi que de se prendre bien à l'avance pour rassembler et remplir tous les documents nécessaires. Ce qui n'a pas été son cas, ayant entrepris les démarches pour son échange tardivement.

Si un séjour d'études à l'étranger vous intéresse, vous avez jusqu'en février pour faire votre demande.

Pour ce qui est du stage, il revient à l'étudiant de trouver l'établissement qui l'accueillera. Dans son cas, cette étape s'est produite sans trop de difficulté. Elle a réalisé son stage à la bibliothèque d'ethnologie du Centre national de la recherche scientifique (CNRS). Un environnement qui lui a non seulement permis de mettre de nombreuses connaissances en pratique, mais aussi d'assister à des colloques payés par l'organisme.

Dans l'ensemble, son expérience à l'étranger s'est révélée positive. Parmi ses autres recommandations : la Maison des étudiants canadiens (MEQ), pour l'hébergement, et l'Office franco-québécois de la jeunesse (OFQJ) qui peut se charger de l'obtention du visa et des billets d'avion.

Si un séjour d'études à l'étranger vous intéresse, vous avez jusqu'en février pour faire votre demande. Vous trouverez tous les renseignements nécessaires au www.bei.umontreal.ca.

Un autre témoignage, un autre contexte, fait aussi l'objet d'un article dans le numéro de septembre 2007 de La Référence (disponible au www.ebsi.umontreal.ca/aeeebsi/lareference), soit l'expérience d'Alexandre Fortier à l'University of Western Ontario.

La Référence est un journal très accueillant.

Restriction
La Référence publie seulement des articles écrits par les étudiants et étudiantes de l'EBSI.

Contenu des articles
Les articles soumis doivent être complets, structurés et clairs, et doivent répondre aux standards de qualité de La Référence tant par le fond que par la forme. Tout texte contenant des propos discriminatoires, diffamatoires ou offensants sera refusé. Les textes soumis peuvent porter sur le sujet de votre choix, mais doivent idéalement être susceptibles d'intéresser la communauté ebsienne.

Propriété intellectuelle
Les articles soumis doivent être signés et avoir été créés par l'auteur. Les seuls textes qui pourront être publiés anonymement sont les textes de création.

Comité de lecture
Les articles soumis feront l'objet d'une sélection. L'équipe de rédaction se réserve un droit de regard sur tous les articles présentés et ne s'engage pas à publier tous les textes. En cas de rejet, l'équipe de rédaction fournira à l'auteur les raisons dudit rejet par écrit.

Révision des textes sélectionnés
Par souci de la qualité de la langue et d'uniformité, un comité de révision corrigera les erreurs orthographiques, grammaticales, syntaxiques et typographiques des articles sélectionnés avec l'accord préalable des auteurs.

Soumettez-nous vos textes: lareference@ebsi.umontreal.ca

Diffusion d'hier, archives d'aujourd'hui

Compte-rendu de la conférence du 16 octobre 2007 donnée par Stéphane Gourde, médiathécaire, Société Radio-Canada

Élodie Gagné

Le 16 octobre dernier, nous recevions Stéphane Gourde, médiathécaire au sein de la section Recherche et service à la clientèle de la médiathèque de Radio-Canada, pour qu'il nous entretienne des archives images en mouvement. Il était accompagné d'un diplômé récent de l'EBSI, Mario Bolduc, oeuvrant pour le même service.

Stéphane Gourde nous a dressé le portrait d'un centre d'archives extrêmement dynamique ayant connu un investissement majeur ces dernières années. En effet, dès 1997, un projet de renouveau des archives a été mis en branle à la Maison Radio-Canada de Montréal.

Ce projet était en quelque sorte une mission de sauvetage des archives. Dans ce dessein, on a travaillé à répertorier, classer, mais aussi nettoyer et souvent restaurer les archives pour les rendre accessibles par les bases de données du service. Pour assurer la préservation de l'ensemble des archives, quatre nouvelles salles d'archives ont aussi été construites, chacune adaptée au type de document hébergé, avec contrôle de température et d'humidité. On en a profité pour intégrer un nouveau système de classement, aléatoire, dans lequel chaque pièce est identifiée par un code à barres et répertoriée ainsi dans la base de données centrale. Le travail n'est pas terminé, mais un centre de préservation a depuis été mis en place pour poursuivre en ce sens.

Les archives de Radio-Canada ont bien entendu une importante valeur patrimoniale, d'où l'intérêt de les préserver. S'ajoute à cela un potentiel de diffusion et, plus spécifiquement, de réutilisation par les équipes de production. C'est de cet aspect que notre conférencier souhaitait nous parler plus en profondeur.

Stéphane Gourde peut exercer sa profession dans un contexte plutôt avantageux. La médiathèque de Radio-Canada se fonde sur une collection d'une grande richesse, dont l'accès est désormais élargi et facilité par l'utilisation de bases de données efficacement construites. Travaillant au sein de la section Recherche et service à la clientèle de la médiathèque, Stéphane Gourde doit répondre aux besoins d'information de clients internes (journalistes, recherchistes et réalisateurs de la station locale, tout comme des stations régionales et affiliées) et de clients externes (maisons de production, autres télédiffuseurs, musées...). Les besoins sont très variés et dépendent de l'équipe à laquelle le médiathécaire est affilié, soit celle de la programmation ou de l'information. Stéphane Gourde travaille pour sa part dans l'équipe de programmation et a collaboré entre autres à des émissions comme le Bye Bye de RBO, qui a nécessité 60 heures de recherche et l'émission Ici, Louis-José Houde, dont il nous a montré un extrait.

Stéphane Gourde nous a aussi exposé les différents aspects de son contexte de travail, qui ne pourrait pas convenir à tous. D'abord, le travail exige d'être en mesure de travailler sous pression. Les imprévus sont continuels que ce soit au niveau de l'actualité ou des besoins de la production. Pour cette même raison, il est nécessaire d'être flexible. Les besoins d'information ne cessent jamais et la médiathèque est ouverte de 5h à 22h en semaine. De plus, les

Suite à la page 19

Suite de la page 7

Vous disiez plus tôt qu'un des problème est le sous-financement du département, et de l'université en général. Est-ce que vous voyez une solution, au niveau d'une décision du gouvernement ou de l'université, pour régler le problème du sous-financement?

Alors là, c'est quelque chose qui me dépasse complètement, d'autant plus que je suis au Québec depuis deux années, donc je n'ai pas beaucoup de recul.

C'est quand même étonnant qu'un pays riche comme le Canada ou comme le Québec, qui a une vision de l'avenir — puisqu'il y a moins de problèmes que dans d'autres, notamment quant aux questions budgétaires des finances publiques — ne pense pas qu'il faille investir dans l'avenir, c'est-à-dire dans la formation de sa jeunesse et « des élites », c'est-à-dire dans la formation des cadres et des diplômés de l'université.

Pour un directeur de département, si on prend ça à l'échelle du département, il faut comprendre que pour nous, c'est une donnée. Je n'ai absolument aucune possibilité de faire évoluer ça. Je pourrais manifester ou quelque chose comme ça, mais c'est mon rôle de citoyen. Comme directeur, c'est une donnée extérieure.

Il faut trouver des moyens pour développer le département malgré cette conjoncture qui est défavorable à l'interne de l'université. Toute la stratégie est d'aller chercher les endroits où il y a de l'argent. Il y a à l'intérieur de l'université des petites niches où il y a de l'argent à aller chercher. Après, il faut aller chercher des appuis à l'extérieur, par exemple au ministère de l'Éducation avec les bibliothèques scolaires, et la Suisse, parce qu'on sait que la stratégie de l'Université priorise l'international, donc il y a des fonds là-dessus. C'est aussi intéressant — on ne ferait pas n'importe quoi, juste pour gagner de l'argent! On va chercher du côté des anciens diplômés pour faire de la récolte de fonds. On va s'allier avec d'autres écoles pour arriver à avoir des économies d'échelle pour développer des cours en ligne.

Tous ces éléments là, c'est une stratégie qu'on pourrait aussi avoir dans une situation financière favorable. On a comme une baïonnette dans le dos. Si on veut développer le département, on n'a pas d'autre choix que d'aller chercher des appuis à l'extérieur.

Puisqu'on parle d'argent, combien est-ce que ça a coûté à l'EBSI, la viste de l'ALA?

On n'a pas encore reçu la facture de l'ALA, mais ce que je peux vous dire, c'est que pour ça on avait un fonds spécial. L'Université avait dégagé, je crois, un maximum de 10 000$. À côté de ça, j'avais négocié la possibilité d'avoir une somme pour avoir les conseils de Gilles Deschâtelets qui avait effectué le processus d'agrément précédent.

J'imagine qu'on est tous assez confiants de la réponse de l'ALA. Mais admettons que la réponse soit une acceptation conditionnelle, quelle serait cette condition?

L'acceptation conditionnelle serait vraiment la vision pessimiste. Mais ce serait que l'équipe d'enseignants soit réellement renouvelée, c'est-à-dire que les postes qui sont annoncés soient effectivement comblés.

Vous êtes confiant?

Je serais très étonné que ça ne soit pas accepté car il y aurait à ce moment-là une différence radicale avec ce qu'ils m'ont dit. Oui, franchement, je n'y crois pas, mais peut-être que je me berce d'illusions...

Suite de la page 18

demandes sont aussi diversifiées que les clients et elles sont de plus en plus précises. On a, par exemple, déjà demandé au médiathécaire de trouver un son de grésillement de saucisse sur un BBQ! Pour trouver l'information demandée, beaucoup de visionnement est nécessaire, mais surtout, le médiathécaire doit détenir une solide culture générale et une bonne connaissance de l'histoire et de la programmation de Radio-Canada.

Dans l'équipe de la programmation, dont fait partie Stéphane Gourde, chaque médiathécaire est responsable d'un groupe défini d'émissions. Il est donc possible de développer un lien de confiance avec les intervenants, de bien les connaître pour pouvoir s'adapter à eux. Du côté information, c'est différent. Il s'agit plutôt d'un fonctionnement de type «pool», dans lequel le premier médiathécaire libre répond au besoin d'information.

Les outils de recherche utilisés par les médiathécaires de la section Recherche et service à la clientèle reposent quant à eux sur le travail de la seconde section de la médiathèque, soit celle de l'analyse de contenu. Le catalogage des documents audiovisuels se veut très précis et est encadré par un canevas particulier et des codes visuels qui se révèlent très utiles lors du processus de recherche. Le travail d'indexation demande que chaque plan d'un reportage, chaque péripétie d'un épisode d'une émission soit détaillée pour optimiser les possibilités de recherche. Ainsi, le profil de l'emploi d'un médiathécaire à Radio-Canada peut largement différer selon sa section d'attache.

Mario Bolduc, dans la boîte depuis l'obtention de sa maîtrise en 2004, a vogué d'une section à l'autre, en passant par la photothèque. Ce dernier a choisi lors de sa formation l'option Archivistique, mais il affirme que ce choix n'est pas essentiel au travail de médiathécaire, une formation étendue étant donnée par Radio-Canada. Aussi recommande-t-il chaudement cet emploi qui, selon lui, permet de valoriser grandement le domaine des archives par la forte demande que connaît le service de Radio-Canada et l'investissement qu'il a connu.

Si vous avez manqué cette conférence, sachez que le comité des conférences-midi souhaite en faire une rencontre ponctuelle. Entre-temps, vous pouvez aussi consulter la section Archives du site Web de Radio-Canada qui regorge d'informations complémentaires. Dans le numéro de La Référence de septembre 2006, vous pourrez aussi lire le témoignage d'une étudiante de l'EBSI qui a travaillé (et travaille peut-être toujours) comme médiathécaire à Radio-Canada.

Les livres voyageurs de la collection jésuite du collège Jean-de-Brébeuf

Compte-rendu de la conférence du 13 novembre 2007 donnée par Sarah de Bogui, bibliothécaire, Direction des bibliothèques - Livres rares et collections spéciales, UdeM

Lise Archambault

Madame Sarah de Bogui, bibliothécaire à la section «Livres rares et collections spéciales» des bibliothèques de l'Université de Montréal, est venue donner la conférence-midi : « Livres voyageurs de la collection jésuite du Collège Jean-de-Brébeuf ». La conférence répondait à la question : qu'est-ce qui part de la maison, traverse l'océan et revient à la maison parfois 400 ans plus tard ? C'est un livre rare, une édition restreinte d'un ouvrage ayant appartenu, dans le cas qui nous intéresse, aux Jésuites. Le livre rare est comparable à un objet d'art par la qualité de sa confection et la rareté des exemplaires survivants. Bavard, le livre rare raconte beaucoup de choses sur son époque, non seulement par le contenu intellectuel qu'il offre, mais aussi dans sa matérialité même.

Le livre rare porte souvent les signes d'acquisition de ses nombreux propriétaires (par exemple, leur nom, la date à laquelle ils ont acquis l'ouvrage, etc.). Les livres portent aussi les signes de classifications antérieures, alors qu'ils se trouvaient dans un autre espace, une autre bibliothèque. Décoder la relation qui unit le livre à son possesseur, c'est découvrir tout un monde.

Par ailleurs, fait cocasse, la mention « ENFER », inscrite au moyen d'un tampon, vient souvent défigurer la page de titre de certains livres. Parfois, la page de titre porte plutôt trois astérisques rouges, qui sont des équivalents typographiques de la marque « infernale ». Ce sont là des signes de la censure. Seuls les Pères jésuites pouvaient consulter ces livres, à certaines conditions, alors que les laïcs devaient demander l'autorisation de l'évêque pour y avoir accès.

Nous sommes chanceux au Québec puisque les Jésuites ont réussi à conserver une collection importante de livres rares !

Voir le site Internet de la bibliothèque au Collège Jean-de-Brébeuf à l'adresse suivante : www.jesuites.org.

Centre Communautaire de Loisir de la Côte-des-Neiges

Fatigué d'étudier? Envie d'agir?

Pas besoin d'aller au bout du monde pour changer les choses. Le Centre Communautaire de Loisir de la Côte-des-Neiges recherche activement des bénévoles dans ton champ d'études. Contacte-nous et apporte ta pierre à l'édifice.

Contacte Danielle Mireault
C.C.L. de la Côte-des-Neiges
5347, Chemin de la Côte-des-Neiges
Téléphone : 514-733-1478 poste 223
http://www.cclcdn.qc.ca
danielle.mireault@cclcdn.qc.ca

CONGRÈS 2007 DE L'ASTED

Le Web 2.0, les réseaux sociaux et l'accès à l'information personnelle:

perception des usagers et des spécialistes de l'information

Élodie Gagné

Récemment, OLCL publiait un rapport sur les pratiques entourant le Web 2.0, et sur l'influence possible de ce phénomène social sur l'environnement des bibliothèques. Par cette conférence, Daniel Boivin, directeur d'OCLC Canada, souhaitait en souligner les principales observations et sensibiliser les spécialistes de l'information à ce phénomène qui, premier constat, n'est pas une «passade», mais bien une tendance qui s'ancre dans nos sociétés.

L'étude qui a mené à ce rapport a été effectuée dans cinq pays (Canada, États-Unis, France, Royaume-Uni, Allemagne et Japon) et a demandé la participation de 6 163 répondants, dont 921 au Canada. Aux fins de comparaison, 382 directeurs de bibliothèques dex États-Unis ont été interrogés. Aussi, pour illustrer l'évolution de cette tendance, on a fait fréquemment référence à un précédent rapport rédigé en 2005, soit *Perceptions of Librairies and Information Resources*.

39 % des répondants disent partager leurs lectures sur des outils de réseautage social. Il y a donc là un filon qui peut être récupéré par les bibliothèques.

L'étude porte une attention particulière au réseautage social (social networking), caractéristique majeure du Web 2.0 qui s'observe à travers des outils de réseautage social (Myspace, Facebook) et des médias sociaux (YouTube, Flickr). Une nuance est à faire entre les deux types de sites Web, car si les premiers permettent d'interagir et de partager des intérêts, loisirs et autres, les seconds se limitent à la diffusion, l'échange et l'accès à un contenu. L'apparition de ces sites Web est plutôt récente, mais leur popularité est frappante. Au Canada, 30 % des répondants disent utiliser un outil de réseautage social et ce pourcentage s'élève à 36 % pour les médias sociaux. L'ampleur de la fréquentation de ces sites Web est encore plus importante pour les étudiants de niveau collégial; elle se situe alors à 56 %. Pour ce qui est des outils de réseautage social, plus du tiers des répondants les utilisent quotidiennement. Considérant que Facebook a vu le jour en 2004 et YouTube en 2005, il convient de dire que les habitudes de vie des internautes ont changé très rapidement et même radicalement. Une tendance qui ne se reflète pas avec cette même ampleur du côté des bibliothécaires, pour lesquels l'utilisation d'outils de réseautage social se situe plutôt autour de 20 %. Une observation troublante quand on sait que pour servir efficacement ses usagers, le spécialiste de l'information doit bien les comprendre et être à l'affût des nouveaux développements afin d'être en mesure de les expliquer, de les étudier et même, éventuellement, d'en tirer parti.

Toutefois, mentionnons que cet écart est inverse dans d'autres sphères du Web 2.0. Ainsi, 68 % des bibliothécaires fréquentent des blogues, contre 44 % au niveau du grand public. En ce qui a trait à la création de sites Web, le pourcentage est aussi plus élevé chez les bibliothécaires : 37 % contre 18 % du grand public. De plus, les bibliothécaires demeurent des pionniers d'Internet. En effet, en moyenne, ils l'utilisent depuis plus longtemps que le reste des répondants : 60 % disent être branchés depuis plus de dix ans, alors que ce pourcentage baisse de moitié pour ce qui est du grand public. Autre comparaison intéressante : en 2005, les bibliothécaires s'inquiétaient de la validité et de la crédibilité de l'information obtenue par les moteurs de recherche, 97 % en font aujourd'hui usage. Cela traduit-il un changement de mentalité ou repêche t'on réellement une information de qualité supérieure à l'aide de ces outils ? Encore une fois, bien que l'utilisation de moteurs de recherche ait largement augmenté du côté du grand public, de 71 % en 2005 à 90 % en 2007, il reste que les bibliothécaires en sont les plus grands utilisateurs.

Ainsi, dans l'ensemble, les bibliothécaires connaissent bien les possibilités qu'offre le Web 2.0. Dans la majeure partie des cas, ils ne représentent toutefois pas l'utilisateur moyen. Une étude de ce genre permet de relever ces faits et de les étudier pour mieux comprendre les usagers de même que, plus largement, notre société.

Les outils de réseautage social doivent toutefois être pris en compte par les bibliothécaires. Sur Myspace, en date du 27 septembre 2007, on comptait 197 groupes avec la mention «book club» dans le titre. De plus, 39 % des répondants de l'étude disaient partager leurs lectures sur des outils de réseautage social. Il y a donc là un filon qui peut être récupéré par les bibliothèques. Encore faut-il que le développement de nouveaux services soit connu des usagers. L'étude permet aussi de constater que malgré tous les efforts déployés par les bibliothèques pour diversifier leur offre, les livres sont la première chose à laquelle on pense en évoquant la bibliothèque (69%), suivis par l'obtention d'information (12%) et la recherche (9%).

Alors oui, vous pouvez le dire, on a du pain sur la planche.

Pour obtenir tous les chiffres et l'ensemble de cette étude, dont je n'ai couvert qu'un mince pan (en faisant par exemple abstraction de la partie traitant de la confiance et la sécurité d'Internet), consultez le www.oclc.org/ca/fr/reports/sharing/default.htm.

Vous trouverez aussi le rapport Perceptions of Librairies and Information Ressources *au www.oclc.org/ca/fr/reports/2005perceptions.htm.*

Veuillez aussi noter que ces deux rapports ne sont publiés qu'en anglais (et me pardonner du même coup pour les traductions boiteuses, le cas échéant).

IFLA 2008 : Dans une ville près de chez-vous!

Mélanie Robitaille
Membre du Comité des bénévoles IFLA 2008

Le 74e congrès de l'International Federation of Library Associations (IFLA : http://www.ifla.org/) aura lieu du 10 au 14 août prochain dans la belle ville de Québec. C'est une occasion en or de rencontrer des gens du milieu travaillant aux quatre coins du globe! Réseautage, réseautage, mes ami(e)s! Le thème de cette conférence annuelle sera: « Libraries without borders : Navigating towards global understanding ».

M. Claude Bonnelly, président de ce congrès de l'IFLA, viendra nous entretenir de l'IFLA et de son congrès dans le cadre d'une conférence-midi mardi le 22 janvier prochain : à mettre à vos agendas!

De plus, tout congrès de cette envergure a besoin d'un grand nombre de bénévoles. Professionnels et étudiants sont donc appelés à se porter bénévoles pour une période de temps durant la conférence. Selon le nombre d'heures passées à aider l'organisation, une compensation sous forme d'accès gratuit à une ou des sessions du congrès sera offerte. La date limite pour s'inscrire comme bénévole est le 1er mars 2008. Le comité des bénévoles communiquera ensuite avec vous pour vous aviser si votre candidature a été retenue. Pour tous les renseignements et vous inscrire : http://www.asted.org/, puis l'onglet « IFLA 2008 » et « Formulaire d'inscription des bénévoles ».

Au plaisir de vous y croiser!

CONGRÈS 2007 DE L'ASTED

Premier contact : *dans le labyrinthe des sciences de l'information*

Élodie Gagné

Mon entrée dans le monde des sciences de l'information est toute récente. Néanmoins, j'ai pu bien vite constater que je venais de mettre les pieds dans un milieu des plus dynamiques. Il est en effet étonnant de voir le nombre d'associations et de publications qui peuvent être générées autour de cette science qui oui, a cette particularité d'être pluridisciplinaire. Le survol que fait mon collègue Vincent du rapport présenté à l'ALA vous apprendra que nos professeurs sont aussi des participants très actifs dans ce milieu. Ce constat, pour les futurs spécialistes de l'information que nous sommes, peut paraître motivant, mais il est aussi déconcertant, et même intimidant quant à la place que nous y prendrons. Question de surmonter cette crainte et de me familiariser avec ce milieu, j'ai assisté, le 8 novembre dernier, au congrès annuel et colloque de l'ASTED.

J'en ressors tout aussi confuse face au nombre impressionnant d'acteurs oeuvrant dans le milieu, mais ravie de tout ce que j'ai pu en contrepartie apprendre à travers quelques conférences. Et après tout, ce n'était qu'un baptême ! Nous n'étions toutefois pas très nombreux en tant que représentants de la population estudiantine. Cela est plutôt compréhensible. Bien que l'ASTED, tout comme de nombreuses associations, offre un tarif avantageux pour les étudiants, il demeure qu'assister au congrès en entier coûte 115 $, alors que pour une journée, le tarif est de 65 $. La seconde possibilité est d'offrir quelques heures de bénévolat, mais tout comme l'argent, le temps est souvent compté pour les étudiants de l'EBSI. De cette constatation, nous en sommes arrivés à la réflexion suivante : si, pour la majeure partie des individus présents au congrès, ce dernier est payé par l'employeur, serait-il possible, pour les étudiants intéressés à y assister, d'être subventionnés par leur institution, soit l'EBSI ? La pertinence de la participation à une telle expérience me porte à croire qu'elle en vaut l'investissement...

Entre temps, je vous invite à lire mon compte-rendu d'une conférence qui nous concerne directement en tant que nouvelle et future génération de bibliothécaires.

Voir aussi le compte rendu d'une conférence tenue lors du congrès de l'ASTED à la page précédente.

Calendrier et annonces

Les congrès de 2008
- 5 au 9 mai — ISKO à l'UdeM
- 5 au 9 mai — ACFAS à Québec
- 12 au 14 mai — AAQ à Québec
- 14 au 16 mai — Congrès conjoint CBPQ/ASTED à Montréal
- 5 au 7 juin — ACSI à Vancouver
- 3 au 6 août — AIFBD à Montréal (une première!)
- 10 au 14 août — IFLA à Québec (voir article ci-haut)

Autres dates à retenir
- 22 janvier — Claude Bonnelly viendra à l'EBSI parler du Congrès de l'IFLA 2008 dans le cadre des Conférences midi.
- 29 février au 4 mars — Voyage organisé par le GESLA à Washington pour visiter la Library of Congress
- 1er mars — Date limite pour se proposer comme bénévole au congrès de l'IFLA

Petites annonces
- Cursus est un périodique électronique de l'EBSI où sont diffusés des travaux de recherche produits par les étudiants. Cursus est lu par des professionnels des sciences de l'information à travers le monde. Vous désirez contribuer? Écrivez à *cursus@ebsi.umontreal.ca* ou visitez *ebsi.umontreal.ca/cursus*.

LA PAGE JAZZÉE DE SYLVAIN CADIEUX

L'union des 4 forces de l'Univers

Sylvain Cadieux

Il faut préciser une chose dès le début, l'image de la pochette est extraordinaire. Je l'ai souvent vu et elle me fascine toujours autant après de nombreuses années. Le bleu du paysage, le profil d'une jolie femme, un couple qui s'enlace et le feu derrière. Wow!

Miles nous amène vers de nouveaux rivages, une île déserte intérieure. Le succès de ce disque m'a toujours étonné, car je ne perçois pas cette musique comme étant accessible. Il faut bien que je me rende à l'évidence, cette musique plaît à beaucoup de gens. C'est ce que dit l'histoire et le succès des ventes de ce disque.

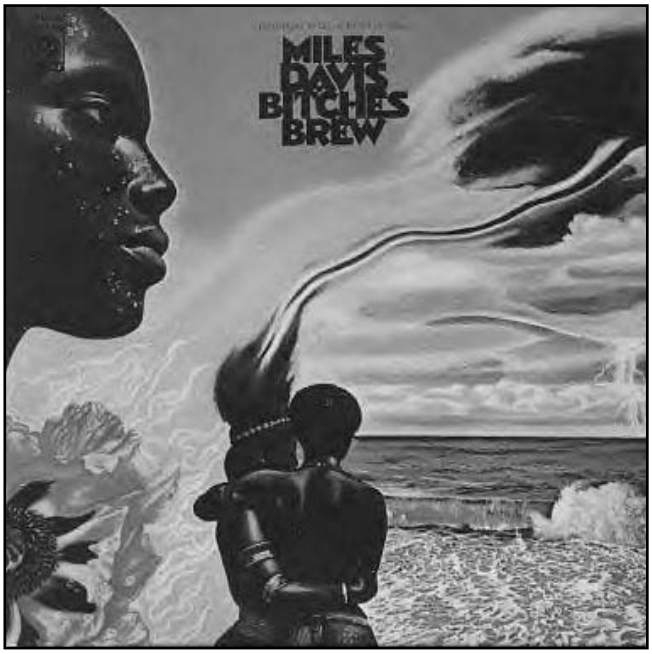
Quelques temps avant la publication de cette œuvre, il y avait déjà des groupes qui faisaient une musique très métissée (Cannonbal Aderley, Sly & the Family Stone, Tony Williams, etc.). Miles a senti que le vent tournait et ses idées aussi. Il a rôdé certaines compositions et lorsqu'elles furent prêtes, elles finirent par attérir sur Bitches Brew. Miles venait d'inventer le jazz-rock tout en préparant la route du jazz-fusion. Pour certaines personnes ce sont deux catégories identiques et pour d'autres, elles sont différentes. Peu importe, Miles incorporait des instruments électriques comme le Fender Rhodes, la basse électrique et la guitare électrique très peu utilisées dans des configurations de groupes jazz.

De mon côté, il m'a fallu plusieurs écoutes pour prendre connaissance de cette œuvre unique. Le clou bien enfoncé, je m'aperçois maintenant que cette œuvre est bien ficelée. La réussite est totale! Avec des nouvelles idées, des musiciens compétents, Miles a eu aussi le génie de la structurer par l'entremise du montage studio. Il a réussi à faire ce que les scientifiques recherchent en ce moment : la façon d'unir les quatre grandes forces de l'univers. Il s'agit ici d'un sérum de l'éternelle jeunesse. Vive Miles!

Bitches Brew de Miles Davis
(Columbia - 1969, 2CD)

«Thus Bitches Brew retains its freshness and mystery long after its original issue.»

Thom Jurek



COLUMBIA

Le bleu du paysage, le profil d'une jolie femme, un couple qui s'enlace et le feu derrière. Wow!

ART CONTEMPORAIN

Expositions au MACM : Ces images sonores *et* Vik Muniz: Réflexe

Sophie Roy
sophie.roy.7@umontreal.ca

Ces images sonores

Le titre de l'exposition m'a tout de suite intriguée. Quelle est cette autre dimension de l'image? Comment un artiste d'art visuel conçoit une œuvre sonore et imagée? L'exposition regroupe une dizaine d'œuvres de la collection du Musée d'art contemporain de Montréal. Tout comme le mentionne la première phrase de l'introduction de l'exposition : « À l'évidence, le son est devenu l'un des principaux complices de l'image contemporaine. » Nous n'avons qu'à penser à la télévision et au cinéma. Ces images qui bougent et qui parlent ont révolutionnées le XXe siècle.

Le son est omniprésent dans nos vies quotidiennes. Parfois agréable, souvent désagréable, chaque son fait naître en nous une image. Ces images sonores réussissent très bien à représenter les multiples facettes du son, ainsi que son absence. Même avant d'être parvenu à la salle où se déroule l'exposition, notre attention est attirée par de multiples bruits. Une exposition tout aussi réussi que la précédente sur l'écriture dans l'art.

À remarquer, *La cloche aphone* (1997) de Linda Corit, parfait exemple d'absence de son, cette sculpture est composée d'une immense cloche en bois suspendue à une armature de fer. Elle est muette de par sa composition, en bois. L'œuvre est épurée et majestueuse, il en émerge un silence contemplatif. En fin de compte une sorte de désarroi s'installe face à cette cloche dont le rôle ne peut être accompli.

Autre œuvre que nous avons aimé est *In the Between* (2006) de Darren Almond, une installation vidéo de 14 minutes. Dans la pièce plongée dans le noir, des images vidéo défilent sur trois grands écrans mis côte à côte. À l'écran central apparaît sporadiquement un groupe de moines boud-

Suite à la page 23

THE HOLLYWOOD LIBRARIAN

Grande profession au grand écran

Pierre-Hugo Laurin

On m'a demandé, chers Ebsiennes et Ebsiens, de vous faire une petite critique du film « The Hollywood Librarian », qui a été diffusé à deux reprises durant le mois d'octobre. Pour celles et ceux qui ne l'ont pas vu, inscrivez une note à votre agenda afin que vous puissiez le voir d'une manière ou d'une autre, si l'occasion se présente à nouveau.

Un film mettant en vedette uniquement des bibliothécaires, comment est-ce possible? De quelle manière deux concepts comme « Hollywood » et « bibliothécaires » peuvent se mélanger; comme si on tentait un « mix » de bière avec du lait au chocolat... Non, je n'ai jamais essayé...

Hé bien le résultat est surprenant (le film, pas le « mix » mentionné plus haut). Honnêtement, c'était pas mal plus intéressant qu'un bulletin de nouvelles de 23 heures...

Dans ce documentaire un peu spécial, on écorche tous les clichés de la bibliothécaire (notez le féminin exclusif — tradition révolue) introvertie, rigide et austère perdue au beau milieu de rangées de livres poussiéreux qui n'ont pas servis depuis des années. Une partie du film présente quelques clips tirés de films (américains bien sûr) montrant des stéréotypes à la vie dure, dont une bonne partie dans un documentaire intitulé « Your life work — Librarian » datant de 1946 (en vedette dans un YouTube près de chez vous), démontrant que 60 ans plus tard, la profession a grandement évoluée tout en gardant ses grandes fonctions : gestion, développement de collections, catalogage (je sais, ce mot fait frémir certaines et certains), référence...

Un film mettant en vedette uniquement des bibliothécaires, comment est-ce possible?

En effet, on y brise les mythes entourant les bibliothécaires de par des commentaires de professionnels provenant de différents milieux (public, scolaire, spécialisé). À travers leurs propos, on apprend les motivations les ayant poussés à choisir cette voie plutôt qu'une autre : leur amour des livres et de la culture en général, leur curiosité insatiable, leur désir de transmettre des connaissances, la joie de pouvoir apporter la réponse à une question posée... Je suis sûr que certaines et certains se reconnaissent là-dedans. Et cela est très bien comme cela, confirmant que vous êtes dans la bonne voie. Différents points de vue sont apportés sur l'essor de la technologie dans le monde de la gestion de l'information ; certains bibliothécaires ont vu ces changements dès le tout début alors que d'autres sont carrément nés dans l'ère numérique.

Des grands thèmes sont abordés, tels que les programmes éducationnels, la censure versus le droit à l'information, la liberté intellectuelle et l'importance de la lecture. Aussi, les obstacles de nature financière sont mentionnés. Être en charge d'une bibliothèque publique, c'est justifier son existence, travailler fort pour y attirer une clientèle et développer une assiduité par l'organisation d'activités... Nous sommes témoins du combat que mènent certaines petites bibliothèques face aux coupures de budget. Encore une fois, voilà un bel exemple des défis qui nous attendent.

En conclusion, c'est tout à fait le genre de film à montrer à votre entourage (particulièrement à votre douce moitié) pour lui montrer ce que vous ferez une fois le diplôme en main.

Hollywood Librarian a été écrit et réalisé par Ann Seidl. Pour plus d'informations, visitez www.hollywoodlibrarian.com

---

Suite de la page 22

dhistes qui exécutent des chants religieux. C'est la bande sonore de l'oeuvre. Le reste du temps, nous voyageons à bord d'un train d'où le paysage népalais défile sous nos yeux. Des plaines désertiques meublées de quelques villages pauvres. À un moment donné, les chants prennent un envol saccadé, alors que l'écran projette le passage d'un train dans une gare. Le chant des moines est semblable à celui du train, c'est impressionnant et assourdissant. C'est une véritable superposition du modernisme et de la tradition. Du progrès mathématiquement ordonné et vide de beauté (des routes bétonnées grises et sans vie) et le désordre riche d'une beauté pure de la vie de ces hommes. Sans oublier les ribambelles arc-en-ciel de carré de tissu fouettées par le vent du Népal.

À voir jusqu'au 13 avril 2008.

Vik Muniz : Réflexe

Cet automne, l'exposition vedette du musée est *Vik Muniz : Réflexe*. Vik Muniz est un artiste brésilien qui utilise des matériaux inusités pour la composition d'œuvres photographiques. Confiture, ferrailles, caviar, chocolat, cendres ont de quoi piquer la curiosité des spectateurs. L'artiste reprend des œuvres connues (*La Joconde* de Léonard de Vinci) ou des images de l'actualité (L'homme au tank de la Place Tian'anmen) pour son travail. On assiste ici à une déconstruction de l'image et de sa signification. L'exposition, sans nous plaire vraiment, a suscité en nous énormément d'interrogations sur les buts de cet artiste et sur ce qu'est l'art en général.

La première œuvre de l'exposition donne immédiatement le ton. *Wandever above the Sea of Ashes, after Caspar David Friedrich* (1999) reprend la célèbre toile du romantisme allemand (et européen) du peintre Caspar David Friedrich (1774-1840). Muniz se sert, pour la reproduire, de cendre et de mégots de cigarettes...

Impressionnante de réalisme, certaines œuvres sont engagées politiquement. La série Sugar Children (1996) est composée de portraits d'enfants de travailleurs dans les plantations de canne à sucre aux Antilles dans les années 1990. Le matériau utilisé est... du sucre!

Ces plus récentes créations sont toutes aussi déroutantes, particulièrement l'œuvre composée de neuf photographies couleurs de monticules d'objets hétéroclites. Sur chaque photo on peut y lire la liste de la composition du monticule, par exemple *Rotten Raspberries* (200-) : « Rotten Raspberries, Chanel Loose Powder, Cocaine, Emeralds, Stila Eye Shadow, Butterflies, Human Teeth, Rose Thorns, Bubble Gum, Electrical Fuses ». Un jeu entre le beau et le laid, entre l'interdit et la légalité, entre le riche et le pauvre.

Une exposition à voir pour le questionnement, la prise de position sociale et politique et pour le côté franchement ludique des œuvres.

Jusqu'au 6 janvier 2008.

Pour plus d'information: macm.org/fr

Noëls d'antan… Noëls tentants ?

Stefán Ketseti

Jacques Lacoursière est sans doute l'un des historiens québécois les plus connus du grand public. Tout d'abord, parce qu'il a apporté sa contribution à des manuels scolaires qui ont marqué plusieurs générations d'étudiants et d'étudiantes. Vient notamment à l'esprit son *Canada-Québec : synthèse historique*, dont il a dirigé la rédaction en collaboration avec Denis Vaugeois et Jean Provencher, manuel dont les nombreuses éditions et mises à jours s'échelonnent de 1970 à 2004. Jacques Lacoursière a par ailleurs agi à titre de conseiller historique pour de nombreux projets, notamment pour les treize épisodes de *l'Épopée en Amérique : une histoire populaire du Québec* réalisés par Gilles Carle et présentés en 1997. La version multimédia de son *Histoire populaire du Québec*, parue la même année a aussi été accueillie avec un certain enthousiasme. Très tôt, il a senti le besoin d'intégrer la reproduction de documents d'archives et des photos d'artéfacts dans ses ouvrages et ses manuels, et a vu l'intérêt de présenter le résultat de ses recherches à l'aide de supports audiovisuels. Cela était déjà perceptible à l'époque où il était associé aux éditions du Boréal Express dans les années 1960 et à celle où il a travaillé aux 144 fascicules de la revue *Nos racines, l'histoire vivante des Québécois* publiés de 1980 à 1983. Surtout, il s'est démarqué par ses talents indéniables de vulgarisation. Son apport a été souligné à de nombreuses occasions, en 1998 (Prix de l'Institut canadien de Québec), en 2002 (Chevalier de l'Ordre national du Québec), en 2003 (Médaille de l'Académie des lettres du Québec) et en 2007 (Prix Adagio).

À 75 ans bien sonnés, Jacques Lacoursière demeure actif. Il continue de donner des conférences. C'est ainsi que, le 13 novembre dernier, il a abordé sous forme de causerie la thématique des Noëls d'antan, à la bibliothèque de Saint-Léonard. Évoquant des figures historiques célèbres comme Frances Brooke, la première romancière canadienne anglaise (avant l'heure), au XVIIIe siècle, comme Pierre Boucher, seigneur du XVIIIe siècle, ou encore comme Jules-Paul Tardivel, l'auteur du premier roman indépendantiste en 1895, et puisant dans un corpus d'écrits allant du XVIe siècle au début du XXe siècle, source de multiples et savoureuses citations, l'historien s'est intéressé à la petite histoire des francophones et de leur célébration de Noël et du Nouvel An en Amérique du Nord.

Suivant en cela une tradition bien établie, inscrite dans plusieurs anciens manuels d'histoire, il a commencé par décrire les trois premiers Noëls recensés et vécus dans des conditions difficiles en Nouvelle-France, ceux de Jacques Cartier, de Champlain et de Maisonneuve. Dans le dernier cas, Lacoursière a rappelé l'origine de la croix sur le mont Royal, une promesse faite par Maisonneuve à Dieu, qui aurait exaucé sa demande de mettre fin à une terrible inondation, le 25 décembre 1642.

Qui n'a pas entendu ses parents se plaindre qu'on ne fête plus Noël comme avant ? Textes à l'appui, Lacoursière a appris à son auditoire que, dès la fin du XIXe siècle, et a fortiori à la fin des années 1920, on regrettait la simplicité et la profondeur des célébrations d'antan, de même qu'on déplorait le passage vers le clinquant, une certaine superficialité et un non moins certain matérialisme, avec notamment la demande d'argent pour avoir le droit d'entrer dans une église et d'écouter la messe de minuit.

Dans un même souffle, l'historien a relaté d'anciennes traditions désormais disparues. L'historien a ainsi fait référence à l'origine du premier sapin de Noël en Nouvelle-France. C'est un Allemand, le major général von Riedesel, qui aurait été le premier à avoir un sapin de Noël, à Sorel, en 1781. Comme les sapins étaient illuminés de chandelles, plusieurs incendies ont aussi éclairé les jours et les nuits du temps des fêtes, tout comme les églises où on avait oublié les petites cuves contenant des braises destinées à réchauffer les ouailles. Jacques Lacoursière a donné un exemple de texte faisant état de la bénédiction paternelle, daté d'après 1840. Lacoursière a fait aussi allusion aux échanges de cadeaux qui avaient lieu autrefois le jour de l'An, à la messe de minuit du jour de l'An réservée à quelques pieux seulement, à la tradition des galettes des rois, à la guignolée. Dans son discours, Lacoursière a laissé une place aux quêteux, à l'aide d'un article de la *Revue canadienne* de 1845.

L'historien a par ailleurs lu quelques descriptions rédigées à la fin du XVIIIe siècle et au XIXe siècle qui évoquaient les tournées des maisons du village effectuées par les hommes, qui avalaient au passage un p'tit blanc ou du vin de noyaux de cerise, et embrassaient la dame de chacun des lieux visités. Leur haleine éthylique devait vraiment être charmant… Monsieur le curé faisait aussi sa tournée, accompagné de trois marguilliers, pour recueillir des victuailles, lors de la quête de l'enfant Jésus, et recevait un verre de rhum à chaque maison. Quant aux p'tits becs… eh bien, il faudrait vérifier!

De plus, Jacques Lacoursière a fait allusion aux divers mandements religieux rédigés notamment par Mgr Saint-Vallier, Mgr Hubert et Mgr Bourget, qui s'attaquaient justement aux célébrations du temps des fêtes, à la chanson, à la danse, aux abus de nourriture… et d'alcool. Déjà au XVIIe siècle, si on se fie aux *Relations* des Jésuites, on levait joyeusement le coude. Dans l'église glacée, les enfants de chœur *itou*. Les libations n'avaient pas faibli un siècle plus tard, si on se fie à Élisabeth Bégon. À la même époque, on se querellait ardemment au sujet de la suprématie du pape sur le roi et le gouverneur (et vice-versa). Apparemment, le coq surmontant les clochers (et la croix) aurait été une façon d'exprimer la suprématie de la royauté sur la papauté.

Fidèle à lui-même, Lacoursière a émaillé sa causerie d'anecdotes et de précisions au sujet de diverses premières fois. Il a expliqué pourquoi les orthodoxes célèbrent Noël le 6 janvier plutôt que le 25 décembre. Il a donné des jalons à l'évolution de la désignation de Canadien à Québécois. Il a fait état de l'origine du père Noël, dans un poème de l'Américain Clement Clarke Moore en 1822. Il a présenté une autre facette de l'opposition Québec-Montréal, à l'aide d'un texte du 12 janvier 1871 où l'historien L.-O. David y allait de quelques explications socio-économiques pour expliquer pourquoi on s'amusait plus joyeusement à Québec.

Suivant son habitude, Jacques Lacoursière a répondu avec acuité, patience et grande amabilité aux questions posées à brûle-pourpoint et a su faire référence aux connaissances de son auditoire pour mieux faire comprendre ce qui se faisait autrefois. À la fin de sa présentation, après avoir évoqué quelques souvenirs de sa propre jeunesse associés au tempe des fêtes et à l'esprit de famille, Lacoursière a insisté sur le fait qu'il ne fallait pas devenir nostalgique, mais qu'il fallait tout de même savoir se souvenir de ce qui avait été. Il a invité l'auditoire à essayer de se préparer des surprises durant la fête de Noël et durant le jour de l'An, en faisant quelque chose qui rappellerait les Noëls d'antan. Comme on aurait dit autrefois, « à bon entendeur, salut!»

Jacques Lacoursière : Les Noëls d'antan, *conférence présentée à la bibliothèque de Saint-Léonard le 13 novembre 2007*

THÉÂTRE

Le pouvoir des mots

David Nadeau

Othello est un noir guerrier d'Afrique devenu général de l'armée de Venise qui vient d'épouser en douce la belle Desdémone. Héros de grandes batailles, il a acquis le respect du pouvoir vénitien et est envoyé en mission à Chypre pour défendre l'île contre les Turcs. Iago, son sous-officier, n'a pas eu de la part du Maure la promotion tant désirée qui a été plutôt accordée au jeune florentin Cassio. Iago est habité depuis par un sombre dessein de vengeance. Improvisant subtilement des jeux de projections, des manipulations et usant de sous-entendus qui engendrent chez l'autre des pensées troubles, il inocule peu à peu le poison de la jalousie et ébranle l'identité même du tout puissant Othello. Le Maure accomplira alors l'impensable en tuant sa tendre épouse.

Après quelques mésaventures de béquilles et de billets oubliés à la maison (on n'est pas habitué de sortir dans la grande ville à l'EBSI), les lumières se sont enfin tamisées dans la très belle salle de spectacle de l'Usine C : la magie du chef-d'œuvre de Shakespeare Othello pouvait désormais s'opérer. En bon reporter, il faut déjà faire quelques petites rectifications. D'abord, les lumières ne se sont jamais complètement tamisées puisque le public demeurera éclairé par intermittence tout au long de la pièce. Ainsi dévoilés aux comédiens et privés du confort de l'obscurité, moi et les autres spectateurs avons dû abandonner nos projets de mains baladeuses envers nos voisins. Que faire alors ? Il ne restait plus qu'à nous abandonner à la magie de l'illusion théâtrale. Mais manque de pot et deuxième coup d'éclat : ce soir, il n'y aura pas d'illusion théâtrale. Marleau ne tentera jamais de séduire le spectateur ou de l'envoûter par les artifices propres au théâtre. Minimum de décors, minimum de costumes, minimum de sparages : c'est à une rencontre avec les mots que le spectateur est convié.

Sur le plateau, le décor ne se compose que de trois grands murs, semblables aux partitions formant des espaces de travail dans les grands bureaux, qui seront déplacés entre chaque scène par les comédiens pour délimiter différents espaces. Côté cour et jardin, on retrouve quelques chaises dépareillées où à tour de rôle s'assoiront nonchalamment les comédiens en attendant d'interpréter leurs prochaines répliques. En surplomb de la scène, une impressionnante armature d'acier supportant une série de haut-parleurs métalliques diffuse les notes de basse d'une envoûtante et organique musique électronique. Les costumes, loin d'emprunter à la tradition élisabéthaine des chausses et des livrées, laissent plutôt place à des vêtements de tous les jours : casquettes de baseball, jeans et vestes dégotées dans un quelconque surplus d'armée du boulevard Saint-Laurent.

C'est dans ce dépouillement désarmant que Iago (ah, les volutes rauques de la voix de Pierre Lebeau !) entreprendra de verser la fatale ciguë dans l'oreille de tous ceux qu'il conseillera. Si le jeu magistral de Pierre Lebeau se déploie tout en nuances et en finesse, la performance des autres comédiens détonne tristement. Ruddy Sylvaire livre un Othello inégal et sans puissance alors qu'Éliane Préfontaine, en Desdémone, devient agaçante de sa mièvrerie naïve. Je saluerai toutefois la maîtrise et la justesse du personnage d'Émilia de Christine Pasquier. L'explosion de la femme de Iago donnera un peu de couleur à une finale qui ne lève pas tout à fait.

Le projet de Marleau dans cette construction minimaliste est de laisser toute la place à ce qui fait d'Othello une pièce toujours d'actualité : l'incroyable pouvoir que possèdent les mots. Bien sûr, le seul fait de se laisser prendre par le jeu d'un acteur est déjà une impressionnante démonstration de ce pouvoir. C'est toutefois en pensant à sa force destructrice qu'on mesure pleinement ce que le langage a de potentiellement menaçant s'il est utilisé à de mauvaises fins. Dans notre monde où circule à vitesse grand V l'information, la vigilance est de mise pour démasquer tous les Iago qui trafiquent les discours dans le dessein d'arriver à leur but.

Certes, la sécheresse du spectacle peut rendre la bouchée difficile à avaler. Le théâtre qui demande aux spectateurs de faire autant d'efforts n'est pas nécessairement la récompense espérée après une mi-session éprouvante pour tout le monde. Cependant, au seul prix d'une soirée de théâtre tout de même très agréable, chacun est reparti chez lui plus riche d'une grande leçon.

Othello : Texte de William Shakespeare dans une traduction de Normand Chaurette et une mise en scène de Denis Marleau. Présentée à l'Usine C du 1er au 24 novembre 2007

SCHOLASTIC

LIVRE POUR ENFANTS

Des frissons de plaisir!

Pascal Dessureault

Frisson est un petit écureuil qui a peur de l'inconnu. Il ne s'éloigne jamais de son arbre et observe son entourage sans jamais s'y aventurer. Cependant, un jour, il aperçoit un ami potentiel et décide d'aller le rencontrer avec tous les objets essentiels à l'amitié (miroir, citron, mitaines, etc.). Malgré toute la prévention dont il faite preuve, un événement inattendu attend Frisson…

Ce livre, le deuxième avec Frisson l'écureuil en vedette, est un message d'ouverture face à l'inconnu et, bien que s'adressant aux 3-6 ans, il comblera autant les enfants que les parents par son humour très efficace, ses dessins clairs et amusants et sa narration originale. Mélanie Watt, auteure et illustratrice de cette œuvre, est originaire de Trois-Rivière et vit près de Montréal. Elle a déjà publié plusieurs ouvrages pour les enfants dont « Chester », « Léon le caméléon » de même que la collection « Apprendre avec les animaux ». Gagnante des prix « Ruth and Sylvia Schwartz », « Blue Spruce » et « Amelia Frances Howard-Gibbon » pour « Frisson l'écureuil », Mélanie Watt adore rester à la maison et observer son entourage pour créer de jolies histoires pour enfants.

« Frissons l'Écureuil se fait un ami », écrit et illustré par Mélanie Watt, est publié par les éditions Scholastic.

ILLUSTRATION: MYLÈNE ROUSSY

Le dernier wagon

Mathilde M.

J'ai une fascination pour le métro. Quand je sens son grondement monter vers moi et son souffle chaud soulever mes cheveux, j'ai l'impression que la mort vient me chercher. Même quand je vais bien, je sens une puissance qui me pousse vers les rails. C'est l'appel du vide, du néant qui nous attend tous, irrémédiablement. Je me dis : « Un pas, et c'est fini. » Mais la peur me cloue sur place et je finis par entrer dans un wagon, comme tout le monde. Ce qui pourrait être mon dernier jour sur terre devient une journée comme les autres, perdue dans le labyrinthe de ma mémoire, quelque part entre le passé et le présent. Une journée de plus dans une vie de tristesse.

J'ai souvent entendu des gens dire que tout ce qu'ils avaient vécu de beau valait bien la souffrance qu'ils avaient endurée. Moi, je ne peux même pas me dire ça pour me consoler. J'ai eu une belle enfance, c'est vrai, mais c'était il y a si longtemps. Après, ce fut la grande déception. Je ne demandais pas grand-chose, pourtant. Juste d'être aimée. Mais j'avais tellement peur qu'on me repousse que je n'osais pas avancer vers les autres. Je restais dans mon coin, à regarder les autres enfants jouer. Puis, plus tard, j'ai regardé les filles de mon âge parler de leurs vies, de leurs amours, pendant que je souffrais en silence. La solitude me brûlait de l'intérieur, mais je me disais que c'était mon choix et ça m'apaisait un peu. La vérité, c'est que j'avais dressé une barrière entre moi et le monde. Plus rien ne pouvait m'atteindre, derrière mon armure. Alors je restais seule. Enfin. Jusqu'à ce que tu arrives.

Quand je t'ai rencontré, j'ai su tout de suite que tu étais comme moi. Un solitaire. C'est peut-être pour ça que j'ai laissé tomber mon armure si vite. J'avais besoin que quelqu'un me touche et me prouve que j'étais bel et bien humaine. Que j'étais bien vivante. Mais maintenant tout est fini et il ne me reste plus rien. Que des souvenirs, mais ce n'est rien, en réalité. Dans quelques années, j'aurai oublié. Ma mémoire aura déformé les moments de bonheur en tristesse. Je ne me rappellerai même plus les traits de ton visage. Je ne peux pas rester ainsi et laisser le temps te détruire. Si tu es le seul moment de bonheur de ma vie, je ne veux rien oublier. Je veux mourir avec ton image ancrée dans ma tête. Et tes mots. Et ta voix.

J'ai décidé d'en finir. J'y pense depuis longtemps. Ce n'est pas de ta faute, tu sais. Si je ne t'avais pas rencontré, peut-être que je serais déjà morte. Tu es mon rêve d'enfant réalisé, la morphine qui coule dans mes veines. Tu adoucis la douleur des secondes qui me restent. Mais ça ne pourra pas durer encore bien longtemps. Je regarde les rails et ils m'attirent, beaucoup plus qu'avant. Je sens que le moment s'en vient. J'ai peur. J'ai terriblement peur, mais il le faut. Ce n'est la faute de personne. C'est moi qui ai tout raté, dès le début de ma vie. Ce n'est pas la faute de mes parents non plus. Tout ce que je souhaite, c'est qu'ils oublieront vite. Je compte sur le temps pour les aider. Il me doit bien ça, le temps.

J'entends le train qui s'en vient. J'entends sa rumeur lointaine et sa brise chaude qui effleure mon visage. Un homme vient s'installer près de moi. Il est vieux mais pas trop. Comme mon père. Il ne faut pas que je le regarde. Il faut que je me concentre. On ne meurt qu'une seule fois. Je veux être consciente de ce qui m'arrive. Je sens le train qui approche. Son grondement monte dans mon corps comme dans une caisse de résonance. Je fais un pas vers l'avant, en attente. Il me sourit. Mais pourquoi est-ce qu'il me sourit maintenant? Il ne faut pas que j'y pense, je sens le train qui arrive. C'est maintenant ou jamais. Je ne peux plus reculer. Je vois la lumière au bout du tunnel, qui sera sur moi dans quelques secondes. J'avance de plus en plus vite vers les rails, comme un oiseau qui prend son élan avant de s'envoler. Je suis prête, je suis prête, je n'ai plus peur, maintenant.

Un cri retentit derrière moi.

Je me retourne, le cœur battant la chamade, et je le vois. L'homme. Étendu sur le sol, la main sur la poitrine.

— Appelez une ambulance!

Une femme se précipite sur son corps et lui masse le cœur. Personne ne peut détacher son regard de lui. Il est en train de mourir, et je suis vivante. Il est en train de mourir, et je suis vivante.

La femme se recule. Le visage dans ses mains, elle se met à pleurer. Elle n'a pas réussi à le sauver.

Je dois retourner chez moi. Enlever la lettre sur le lit, avant que quelqu'un ne la voie. Il est mort, et je suis vivante. Il est mort. Je suis vivante.

Je hais le métro

Virgule Guillemette

Je hais le métro. Depuis que j'habite mon cagibi au sous-sol du presbytère de l'Église Notre-Dame des Neiges, je ne peux plus supporter de me trouver plus longtemps que 5 minutes sous la terre. J'ai trop besoin de voir le ciel. Pouvoir m'envoler à tout moment me procure un semblant de sentiment de sécurité. Quand j'entre dans une pièce, c'est plus fort que moi, je dois toujours localiser la porte de sortie à utiliser en cas d'urgence. Je hais le métro, alors je marche. Je me suis longtemps demandé pourquoi j'avais l'impression de porter tous les maux de la terre. Chaque jour je sors de chez moi et le spleen m'attend à la porte. J'ai eu hier un mauvais résultat à un examen pour lequel je n'étais franchement pas préparé. C'est toute la douleur d'une ancienne adolescente-mère du Darfour découvrant une machette ensanglantée dans la couchette vide de sa fillette de 10 ans qui s'est abattue sur moi. Les émotions que je ressens sont rarement proportionnelles à l'objet réel qui les provoque. Je catalyse la souffrance ignorée du monde, elle me transperce, me submerge, me pénètre au plus profond de mon intimité. Je ne maîtrise ni la langue, ni les codes de mon univers intérieur, je ne fais que le subir. Je hais le métro. Alors je marche. Montréal n'est pas si grande et je suis rarement pressé. Je ne me souviens plus de ce jour où mes émotions ont cessé de m'appartenir. Était-ce un jour triste ou un jour heureux ? Aujourd'hui, je marche sans but. J'avais bien une classe ce matin, mais… Ce n'est pas parce qu'il faisait particulièrement beau que j'ai décidé, contre mon habitude, de me préparer un deuxième allongé. À 8h15, il était clair que ce ne serait pas un mardi comme les autres. Pourtant, comme tous les mardis où elle dort chez moi, M. m'avait réveillé avant de partir pour son travail. Cheveux fraîchement lavés, séchés et parfaitement peignés, elle m'a tiré du sommeil en me caressant, le sourire aux lèvres, jusqu'à ce que j'ai une érection. Puis elle m'a embrassé, elle m'a souhaité une belle journée et elle est partie. L'énergie qui l'anime me fascine, il y a longtemps que j'ai cessé d'essayer de la comprendre. Mon érection a été longue à disparaître et j'ai flâné paresseusement dans mon lit avant de me lever pour prendre ma douche. C'est après la quatrième gorgée de mon premier café que j'ai senti le poids du monde me retomber dessus, sans raison ni préavis. À l'heure prévue de mon départ pour l'université, qui n'est qu'à trois pas, j'ai posé mon deuxième café sur la table et j'ai mis dans le lecteur CD la compilation des chansons de jeunesse du vieux Bob Dylan.

She takes just like a woman
She makes love just like a women,
And she aches just like a woman
But she breaks just like a little girl…

Il faut que je sorte, je commence à me sentir à l'étroit dans le salon. Dans mon sac, je fourre mon calepin et ma Waterman, *L'avalée des avalés* et un sac Ziploc plein de Kleenex savamment pliés pour qu'ils ne sortent qu'un à la fois. Côtes-des-Neiges Nord, je m'éloigne du métro. Van Horne Est… Dollard Sud… Bernard Est, quartier habituellement si rassurant. Mais pas aujourd'hui… Il est trop tôt : la bohème bourgeoise est encore dans le lit blanc du loft baigné de soleil de son meilleur ami de retour d'un voyage de trois ans à Barcelone, Vienne, Milan, Londres, Dublin, Paris. Ouagadougou a encore été oubliée, les cafés sont vides. Malgré tout mon désir, ce monde m'ignore, ne veut pas de moi. L'avenue du Parc n'est plus qu'à quelques pas. Je ne suis qu'une ombre qui s'étiole dans la journée trop ensoleillée. Les commerces perdent de leur superbe, les vitrines sont bariolées de traces de doigts et de coulisses de savon séchées. Une gerbe d'herbes folle, survivante dans le béton, a trouvé son chemin à la rencontre du trottoir et du mur de façade du café Le Dépanneur. L'automne est déjà bien entamé et les quelques minuscules fleurs blanches, soupirs de bébé, disséminées parmi les brins d'herbes m'atteignent au cœur comme une bouffée d'air frais pour le noyé, comme une croquée dans un citron après la traversée d'un désert sans eau. La lumière est trop vive, l'odeur trop forte, je n'ai pas le temps de monter ma garde et un dur uppercut me fait voir des étoiles. Je me retiens au poteau d'Hydro et baisse les yeux le temps de reprendre mon souffle. La vue brouillée, j'ai tout de même eu le temps de deviner ta silhouette qui sortait du café. Parmi les flous gris et brunâtres du décor de la ville d'un myope sans lunettes, c'est d'abord la tache vert pomme de tes bas collants qui a troublé mon misérable équilibre. Un bref instant, j'ai éprouvé la paix du silence. Pas un seul bruit pour rompre la magie du moment, pas une vague sur le lac. Les branches des arbres bougent doucement, mais je ne ressens pas la moindre caresse du vent. Ma poitrine se soulève. L'air porte un léger parfum de terre humide. D'un plan large où je me vois debout à l'extrémité d'un quai sur un lac calme et isolé par une forêt rouge d'automne, l'accélération me ramène à la réalité. La caméra plonge sur moi jusqu'au cœur noir de mon iris. La lumière des projecteurs est trop intense, je suis de retour dans la rue. Dans une seconde, je lèverai les yeux et saurai si je suis rêveur, si tu es rêvée. Les jambes finement gainées s'éloignent doucement, de chauds bas de laines couvrent tes mollets et une bonne partie de tes chaussures. L'ondulation délicate qu'impriment tes hanches à ton manteau de laine me font deviner la tristesse de ton regard. Je sais que c'est fou, mais je ne tutoie jamais la première fois. Et pourtant… Tiré de ma torpeur, j'entreprends de te suivre discrètement. Ton pas est résolument incertain. Qui es-tu et pourquoi te suivis-je, moi qui ne suis jamais, moi qui ne suis pas ? Tu portes en toi une peine plus grande que toi, lourde et gluante, une peine qui me parle. La bruine de l'air que tu expires, parfumée de cannelle et de girofle, est empreinte de mélancolie. Boulevard Saint-Laurent Sud… Laurier Est… La filature est enivrante, chaque pas que tu fais me donne l'impression de mieux te connaître. Ta tristesse te dépasse. Tu cherches une réponse à une question que tu ne peux pas formuler. Tu es lunatique et dans ces moments-là tu mâchouilles ton crayon. Ta fleur préférée est la capucine parce que tu aimes pouvoir goûter la beauté. L'été, lorsque tu t'étends sur le ventre dans l'herbe du parc Lafontaine, tu écrases les fourmis avec une brindille parce que tu t'enivres d'avoir le pouvoir de détruire la vie. Tu as été trahie une fois de trop… Je te connais, toi ma sœur d'infortune. Je hais le métro. Je viens de te trouver et je t'en supplie, ne t'engage pas vers le métro Laurier.

La vie est souvent cruelle. Je me jette sur le banc de parc. De l'autre côté de la rue, je te regarde t'approcher de la porte vitrée de la station de métro. Je hais le métro. Je suis condamné… Tu t'es retournée lorsque la porte s'est refermée et j'ai vu ton visage. Tes yeux gris cachent un secret si lourd. M'as-tu vraiment regardé ? Rêveur, aurais-je rêvé ? J'ai cru entendre un cri silencieux, le cri de tes yeux au travers de la vitre sale de la station de métro. Impuissant, je suis condamné… Je n'ai pas bougé. Plusieurs minutes, je suis resté sur mon banc de parc, avec mon calepin et ma Waterman, à regretter ma vie de spectateur, de chanteur d'opéra dans mon cinéma muet. Le temps s'égrainait tristement lorsque je te vis ressortir par la même porte. Mon scénario prend un deuxième souffle, tu es de retour, mais avec quelque chose de changé dans ton regard… Tu fuis… Qu'est-ce qui s'est passé dans cette station de métro ?

Les intellos

Les intellos n'ont plus bonne presse,
Alors que réfléchir, ô douleur,
Constitue un outrage à la paresse.
Penser, s'opposer à la douceur
De ne pas faire travailler les cellules grises,
Faire des liens, établir des corrélations,
Critiquer: la scandaleuse entreprise,
Dans un monde où l'on bannit les connotations
Trop subtiles, les raccourcis périlleux,
Les idées insoumises
Et les concepts pas assez captieux
Pour prendre la forme de pubs exquises.

Bien entendu, les plus sensés
Diront que les intellos ne riment pas nécessairement
Avec brillants, même si plusieurs sont encensés
À juste titre, à cause du parement
Scintillant de leur intellect
Et de leurs analyses expertes.
Hélas, parmi eux, des êtres abjects
Profitent de la tribune offerte
Pour tromper des masses, déparler, ânonner ou se contredire,
Et donnent à l'ensemble des membres de cette classe
Une image qu'on se plaît à maudire,
Chez les plus modestes, les mieux nantis, de guerre lasse.

On les imagine alors le dos courbé,
Les verres épais qui du nez tombent quasiment,
Les cheveux en folie ou plaqués, les doigts recourbés
Et le front en perpétuel tremblement,
À force de pousser le crayon
Ou de pianoter sur le clavier.
Par tout ce qu'ils prétendent, nous croyons
Que leurs paroles sont juste bonnes pour l'évier,
Que leur broyeur d'idées complexes,
Toute une excroissance maladive
Où étouffe leur esprit convexe,
N'est que le vicieux produit d'une vie oisive.

On les traite donc de culs-carrés,
De pelleteurs de nuages,
D'impuissants, d'esprits barrés,
Et pour ajouter à l'outrage,
On les relègue à l'université,
À des émissions où le mariage
De l'ennui et de la pédanterie, belle mixité,
Se noie dans de vains bavardages.
Ils sont légion, ceux qui ont abusé du pouvoir;
Maintenant, la plupart s'encrassent dans leur salive,
Broient du noir, et sans s'en apercevoir,
Se retrouvent retraités, blanchis comme des endives.

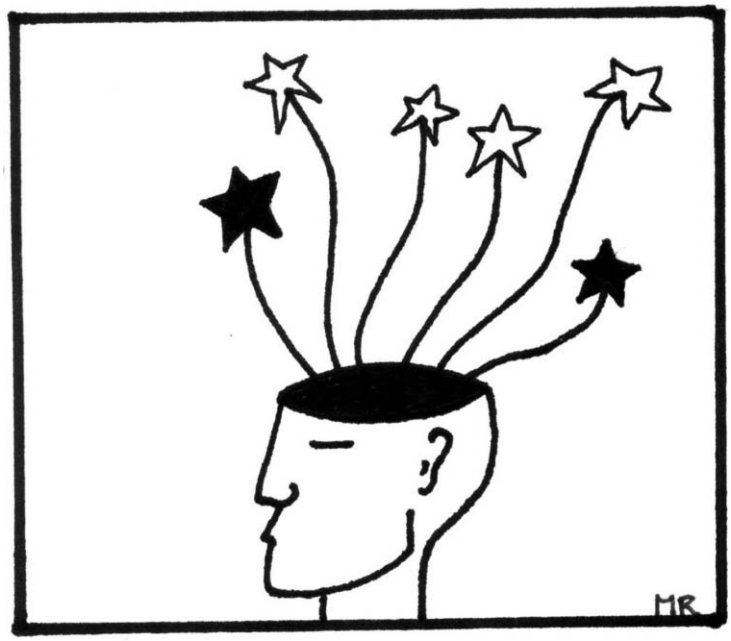


ILLUSTRATION: MYLÈNE ROUSSY

Ils ne pensent pas trop à la vengeance,
Pris qu'ils sont dans leurs structurantes considérations
Qui pour eux constituent autant de délivrances,
Face à une réalité qui leur pèse peut-être, passions
Qui leur vie mènent par le bout du nez.
Alors qu'on les croit insensibles,
Ils cachent sans doute, dans leur cerveau boulonné,
Leur âme, pour éviter que ne grillent les fusibles
Et que ne s'empare d'eux la folle du logis
Qui ne demanderait pas mieux que de tout faire péter,
Comme un pantin qui d'une boîte à mélodie surgit,
Au moment le plus inattendu, et la réalité fait éclater.

Berçant leur âme charbonnée par la rationnelle musique,
Redoutant ce désarroi profond, soudain, terrible,
Cette crainte momentanément cosmique,
Qui détruit toute raison, sursaut horrible,
Ils disparaissent ainsi dans leur forteresse d'idées,
Et y flottent
Comme dans une ouate de pensées imbibée.
Quand leur ressort caché, à eux qui ergotent,
Poussera-t-il la barrière
Qui les retient dans la caverne platonicienne?
Et quelle sera leur existence fière,
Le jour où la vie et le cœur saccageront de leur tête l'antienne?

Stefán Ketseti

L'équipe de *La Référence* vous souhaite un joyeux temps des fêtes!

Ayez une pensée pour nous lorsque vous déboucherez le champagne.